

La corne de l'Afrique

E. Haberland

Les XVI^e et XVII^e siècles sont les plus dramatiques de l'histoire de l'Afrique du Nord-Est. La puissance politique et militaire et la remarquable culture de l'empire chrétien d'Éthiopie volèrent en éclats. Les invasions ennemies décimèrent des pans entiers de la population chrétienne et privèrent l'Éthiopie, pour de longues années, de quelques provinces. Pendant un certain temps, le *mangést egzi 'abhērāwit* (« Saint Empire »), harcelé de toutes parts, ne fut plus que l'ombre de lui-même. L'autorité de l'État paraissait exister seulement quand l'empereur lui-même affrontait l'ennemi à la tête de ses troupes, sinon elle était réduite à rien ; et ces tribulations politiques extérieures étaient aggravées par des désordres spirituels tout aussi destructeurs qui ne cessaient de mettre en danger l'unité de l'Empire, du peuple chrétien et de l'Église orthodoxe. L'influence remarquable d'une poignée de missionnaires portugais gagna au catholicisme un nombre croissant de convertis, dont l'empereur lui-même qui, en 1630, embrassa la foi nouvelle et l'éleva au statut de religion officielle de l'État. Des guerres civiles d'une violence encore inégalée balayèrent l'Empire affaibli jusqu'à l'heure où la croyance étrangère et ses adeptes furent finalement expulsés.

Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, on assista ensuite à une période de raffermissement de l'Empire et de restauration de la foi traditionnelle et de la culture de l'Éthiopie chrétienne qui refleurirent, avec moins d'exubérance, il est vrai, que jadis. Puis, à partir de 1700, commença une période de morcellement de l'Empire, qui, d'après l'exemple de l'Ancien Testament, fut appelée l'« Âge des Princes (ou Juges) ». L'anarchie croissante ne prit

fin qu'en 1855, moment où Théodoros II inaugura l'âge des grands souverains auxquels l'Empire éthiopien dut sa restauration et sa survie à l'ère coloniale.

Toutefois, l'Afrique du Nord-Est ne comprend pas seulement l'empire chrétien d'Éthiopie. Vers 1500, la culture islamique atteignait également son apogée dans l'est et le centre du sous-continent, et l'islam belliqueux n'allait pas tarder à remporter ses victoires les plus retentissantes. Aiguillonné par l'esprit du *djihād* (guerre sainte), Aḥmad ibn Ibrāhīm al Ghāzi, brillant chef militaire et défenseur de la foi, surnommé Grañ (le Gaucher) dans les chroniques de l'Éthiopie chrétienne, remportait victoire sur victoire. Tous les ans, pendant la saison sèche, ses armées parcouraient l'Amhara et le Tigré, s'employant à détruire et à soumettre, et forçant des provinces entières à se convertir à l'islam, ne fût-ce que pour un temps. Mais en définitive, les forces qui soutenaient ces activités politiques et civilisatrices étaient insuffisantes. Elles s'épuisèrent et, le chef une fois disparu, tout s'effondra. L'empire chrétien commença à contre-attaquer. Finalement, les migrations du grand peuple oromo (galla), qui disposait de forces inépuisables, détruisirent celles qui avaient été des communautés et cultures florissantes des peuples musulmans de l'Éthiopie centrale, n'en laissant pratiquement aucun vestige.

C'est alors qu'apparurent sur la scène deux peuples importants, les Oromo et les Somali, qui allaient désormais jouer un rôle déterminant dans l'histoire de l'Afrique du Nord-Est. Ils évoluèrent de façon complètement différente. Les Oromo se dispersèrent dans toutes les directions, au cours de diverses migrations, totalement indépendantes les unes des autres, vers l'ouest, le centre, l'est et même le nord de l'Éthiopie. Ils envahirent des régions dépeuplées par les guerres de religion, soumièrent et assimilèrent d'autres populations tout en choisissant de s'adapter aux cultures supérieures d'autres peuples. Aussi ne se créèrent-ils pas de véritable culture nationale.

Il n'en alla pas de même des Somali. La participation de vastes groupes à la guerre sainte de Grañ et l'influence sans cesse croissante de l'islam, qui les distinguait de la plupart des autres peuples de l'Afrique du Nord-Est, contribuèrent puissamment à forger chez eux une conscience nationale bien affirmée. Bien que subdivisés, selon la généalogie, en de nombreux groupes ethniques, les Somali allaient, au moins à partir de cette époque, se percevoir comme un seul peuple ayant une seule culture et une seule religion. L'expansion qui, entre 1500 et 1700, allait se poursuivre en direction du sud-ouest jusqu'au Juba et peut-être au-delà ne tenait pas seulement à leur force militaire et à leur croissance en nombre mais aussi à leur pouvoir d'assimilation.

Alors que les événements politiques et culturels du nord, du centre et de l'est de la région étaient connus des historiens, jusqu'à ces derniers temps, l'histoire de l'Ouest et du Sud-Ouest était restée assez obscure. Nous savons maintenant que cette période a vu l'épanouissement d'une culture qui, par sa créativité et son dynamisme, constitue l'un des faits les plus intéressants

de l'histoire de l'Afrique. S'exerçant du nord, l'influence directe de l'empire chrétien qui, depuis 1300 sinon plus tôt, avait cherché à englober le sud du pays dans sa sphère d'influence donna naissance à de grands États et à des cultures raffinées qui gagnèrent jusqu'aux frontières naturelles des hautes terres du Sud. Il faut en particulier relever la fondation des États d'Enarya : Boša, Kaffa et Chekko (Šekko), ainsi que celle de Wolayta, de Dauro et des petits États du plateau gamo.

L'empire chrétien d'Éthiopie vers 1500

Vers 1500, l'empire chrétien d'Éthiopie avait, sur le plan politique, culturel et, comme à vrai dire, dans tous les autres domaines, atteint un niveau qu'il n'allait plus retrouver avant des siècles¹.

En ce qui concerne la politique étrangère et le pouvoir militaire, il exerçait une hégémonie incontestée sur le nord-est de l'Afrique. Le Soudan n'était pas encore islamisé. Des groupes chrétiens — tout ce qui restait de l'État de Sōbā — subsistaient encore dans les régions situées au confluent du Nil blanc et du Nil bleu et qui n'allaient pas tarder à être occupées par les Fundj. Les villes islamiques des bords de la mer Rouge — l'Érythrée actuelle — étaient d'une importance politique négligeable. Même la côte avoisinant Massawa — l'île et sa ville étaient arabo-islamiques — faisait incontestablement partie de l'Empire éthiopien et se trouvait sous l'emprise du gouverneur des provinces situées au nord de la Baḥr Nagaš (rivière Mareb), qu'habitaient les Tigréens².

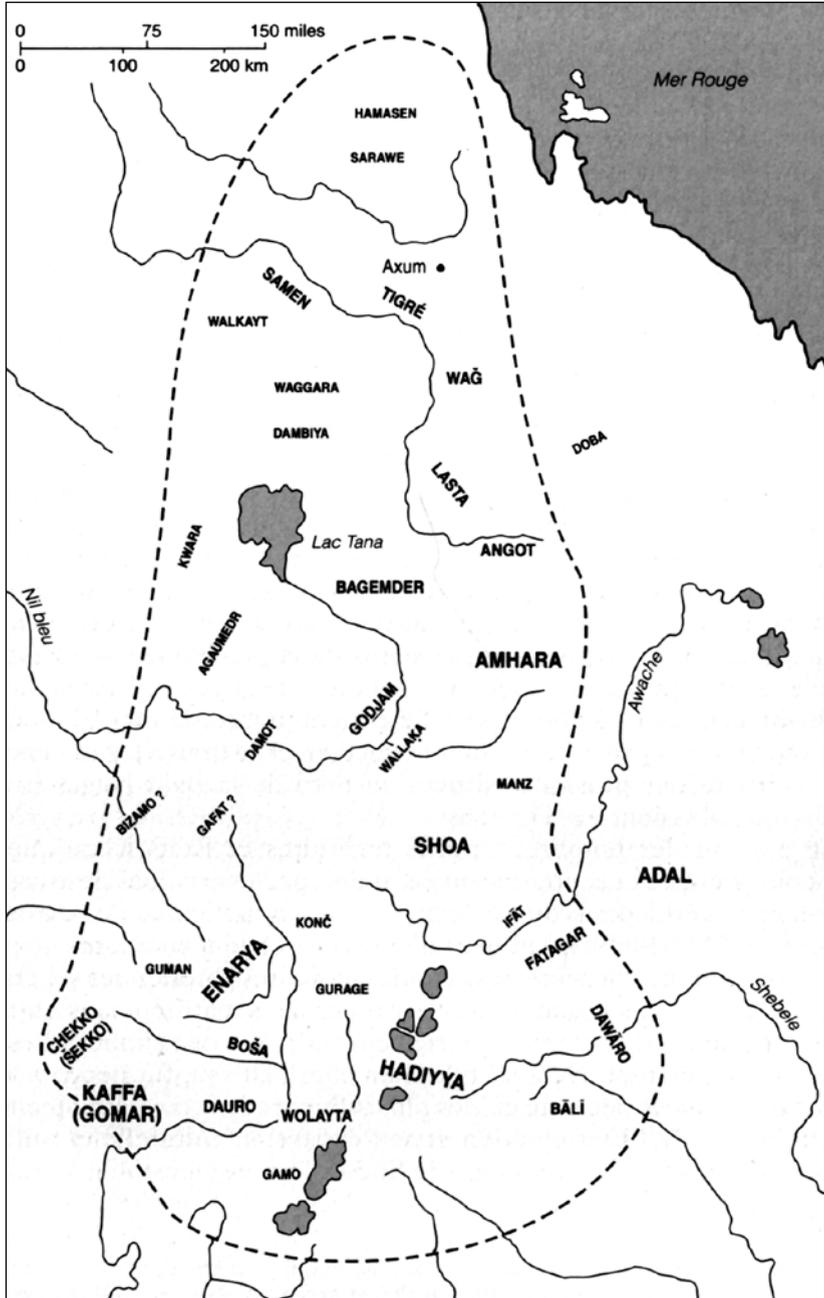
Le pouvoir des nombreux petits territoires et États islamiques de l'Éthiopie orientale et centrale avait été réduit par les attaques destructrices des empereurs éthiopiens du siècle précédent, en particulier de l'empereur Zara Yakob (1434-1468). La plupart d'entre eux étaient contraints de payer un tribut à l'empire chrétien, des colonies militaires chrétiennes s'y étaient établies. Ces contacts furent renforcés par des liens matrimoniaux entre les classes dirigeantes de l'empire chrétien et celles des zones limitrophes islamiques. (L'impératrice Héléne, fille d'un chef hadiyya, fut pendant deux générations l'un des personnages les plus influents de la cour éthiopienne³.)

L'influence de l'État chrétien et son expansion culturelle et militaire étaient encore plus marquées dans le Sud et le Sud-Ouest. On y assista à la naissance de nouveaux États dont la classe dirigeante était chrétienne, et des peuples et États restés jusqu'alors indépendants furent amenés par la force,

1. C'est une réalité historique généralement admise et qui peut être également déduite de tous les faits connus. Voir T. Tamrat, 1972, p. 206 et *passim* ; F. Alvares, 1961, *passim*. Pour les peintures, voir J. Leroy, 1967 ; J. Leroy, S. Wright et O. A. Jäger, 1961. Pour la littérature, voir E. Cerulli, 1968, p. 81.

2. F. Alvares, 1961, vol. I, p. 54.

3. J. Perruchon, 1893, p. 125 et 176 ; T. Tamrat, 1972, p. 289.



24.1. L'Empire éthiopien et ses dépendances, vers 1550 (d'après E. Haberland).

la diplomatie et l'action missionnaire à reconnaître la suprématie politique et culturelle de l'empire du Nord⁴. Cet impérialisme et cette recherche du pouvoir trouvaient leur justification morale dans la charte de l'Empire éthiopien, le *Kebra Nagast* (Gloire des Rois⁵).

Cet ouvrage a dû être rédigé vers l'an 1300, peu après ce que l'on appelle la restauration de la dynastie qui, jusqu'en 1974, fut appelée dynastie salomonienne. Il rassemble des légendes populaires et des traditions bibliques, talmudiques et coraniques, et les associe à une mission divine de salut. Le *Kebra Nagast* eut aussi pour le développement de l'Éthiopie une importance qui ne peut se comparer qu'à celle de l'*Énéide* où, dans la même veine prophétique, fut définie la mission de Rome. La reine de Saba — ici assimilée à l'Éthiopie — s'était rendue à Jérusalem pour s'instruire de la sagesse de Salomon. De lui elle conçut Ménélik, à qui elle donna le jour une fois rentrée en Éthiopie et qui devint le premier roi éthiopien. Plus tard, après avoir rendu visite à son père à Jérusalem, Ménélik emporta l'Arche d'alliance, le symbole sacré le plus important du monde, et la ramena en Éthiopie. Elle fut par la suite conservée dans la célèbre cathédrale d'Axum où étaient intronisés les empereurs éthiopiens. Le livre s'achève sur l'annonce du partage spirituel du monde entre les deux grands empires sacrés — Rome et l'Éthiopie — qui doivent réaliser l'avènement du Royaume du Christ. Tout ce qui pouvait servir à exalter le peuple chrétien d'Éthiopie et la dynastie éthiopienne s'y trouve rassemblé avec beaucoup d'art : la filiation des empereurs, issus de Salomon et de David — le prophète et le psalmiste —, et, par conséquent, le lien avec Jésus-Christ, enfin le transfert en Éthiopie de l'Arche d'alliance, symbole de la présence réelle de Dieu au sein de l'humanité. Les Éthiopiens chrétiens devenaient ainsi le peuple élu de l'Ancien et du Nouveau Testament car, à la différence des Juifs, ils acceptaient l'Évangile : « Le peuple élu par le Seigneur, c'est le peuple d'Éthiopie. Car voilà la demeure de Dieu, la Jérusalem céleste. [...] J'ai fait alliance avec mon peuple élu ; mon serviteur David, j'ai juré ainsi : Je préserverai ta lignée pour l'éternité et conserverai ton trône à tout jamais. »

Le fait que cette « île chrétienne au milieu d'une mer païenne » ait pu résister à de nombreux orages, notamment à ceux du XVI^e siècle, est dû avant tout à la situation géographique particulière de cette terre montagneuse. Toutefois, le sentiment d'être le nouveau peuple élu a dû être, en outre, un des éléments spirituels qui donnèrent à l'Empire éthiopien la force d'étendre sa domination sur la plus grande partie de l'Afrique du Nord-Est.

Sur le plan intérieur, l'Empire jouissait à l'époque d'une paix totale. On le voit notamment d'après les comptes rendus de Francisco Alvares qui, de 1520 à 1526, accompagna en tant que chapelain la mission portugaise de

4. U. Braukämper, 1980, p. 91.

5. C. Bezold, 1905 ; E. Haberland, 1965, p. 25.

Massawa au Shoa et parcourut tout le pays⁶. L'ordre et la sécurité régnaient partout, les instructions du gouverneur étaient respectées, l'autorité de l'empereur était absolue dans tout ce pays qui s'étendait sur 1 000 kilomètres au moins du nord au sud. Certes, les provinces et les districts bénéficiaient d'une certaine autonomie, certes le relief accidenté des plateaux éthiopiens gênait beaucoup les communications, en particulier pendant la saison des pluies, mais l'unité de l'État était fermement constituée. Le principe du Saint Empire chrétien, les droits incontestés de la maison de Salomon, enfin la foi chrétienne et la culture commune aux deux peuples qui formaient cet État, les Amhara et les Tigréens, formaient des liens solides et réels. La culture et la langue de ces deux peuples avaient un puissant effet d'assimilation sur d'autres groupes ethniques qui entraient en contact avec eux. L'histoire de cette période est donc également celle de la montée d'autres groupes ethniques associés aux deux peuples majoritaires. Cela est notamment vrai des divers groupes d'Agaw, peuples autochtones du centre et du nord de l'Éthiopie, qui ont été, pour ainsi dire, tous assimilés par les Amhara et les Tigréens. Le processus d'assimilation se renforça durant le XVI^e siècle et atteignit son apogée dans l'intégration des groupes de l'Éthiopie septentrionale qui, sur le plan linguistique et culturel, étaient apparentés aux Agaw, mais avaient adopté le judaïsme, en particulier dans les provinces de Samen, Dambiya et Waggara. Leurs survivants forment depuis lors une sorte de caste de parias (les Falasha) et se sont dispersés dans tout le nord et le centre de l'Éthiopie⁷. Au sud également, dans les régions de la province du Shoa, habitées aujourd'hui surtout par les Oromo, non seulement le christianisme mais également la langue et la culture amhariques se sont certainement développés aux dépens d'autres groupes ethniques qui y vivaient, en particulier des membres des Hadiyya.

Les efforts déployés par l'empereur Zara Yakob pour centraliser l'organisation politique de l'Empire et remplacer les chefs des provinces et des districts, qui se recrutaient dans les familles influentes des régions et changeaient constamment, par des gens qu'il choisissait lui-même et pour une durée limitée se soldèrent par un échec⁸, mais les empereurs continuèrent d'exercer un pouvoir absolu, même après 1500. D'après les chroniques, qui ne sont pas toujours éloquentes sur ce point, nous pouvons supposer qu'en ce qui concerne l'autonomie des diverses provinces et le régime foncier, qui lui est étroitement lié, la situation était très semblable à celle qui régnait encore aux XIX^e et XX^e siècles⁹. La plus grande partie des terres demeurait la propriété des grands groupes ethniques et familiaux qui en décidaient la répartition entre leurs membres. L'Église était, elle aussi, un important propriétaire terrien, encore que sa part ait toujours été surestimée. Elle pouvait ainsi fournir des moyens de subsistance à une caste de prêtres séculiers

6. F. Alvares, 1961, vol. I, *passim*.

7. W. Leslau (1951, p. IX-XIII), malgré sa brièveté, demeure la meilleure introduction au problème des Falasha.

8. J. Perruchon, 1893, p. 95, 102 et 112.

9. E. Haberland, 1965, p. 200; B. Abbebe, 1971; A. Hoben, 1973.

paysans qui, en retour, devaient assurer le service divin. Enfin, il y avait des terres impériales, concédées par l'empereur à ses sujets, à court ou à long terme, à titre de récompense ou à des fins précises. Cette terre féodale — si l'expression européenne est applicable au contexte africain — était dénommée *gult*. Ce terme désigne aussi le droit conféré par l'empereur au bénéficiaire d'un office dans une région donnée d'imposer des tributs et services à la population. Cette dépendance ne portait pas atteinte au droit de propriété des habitants.

L'extraordinaire dynamisme de la société éthiopienne, dont l'idéal était le *tellek saw* (grand homme), sans cesse tenu de faire ses preuves et dont seules les qualités et les réussites comptaient, ne se prêtait pas à l'apparition d'une noblesse. En principe, les charges étaient accessibles à tout homme libre appartenant à une famille respectable. Dans l'assemblée populaire de son district, il pouvait donc être élu à telle ou telle charge, tout comme il pouvait ensuite la perdre. L'empereur éthiopien participait à ce processus « démocratique » en ce sens qu'il lui incombait, en tant qu'autorité suprême, de confirmer ou d'infirmer l'élection. Ainsi, le pouvoir monarchique et l'élection démocratique se complétaient et empêchaient la formation d'une noblesse héréditaire bénéficiant de privilèges politiques qui aurait troublé l'unité de l'Empire. Cela se produisit après 1700, à la faveur de l'affaiblissement du pouvoir impérial qui conduisit ensuite à parler du féodalisme, phénomène qui, à l'origine, n'était pas typique de l'Éthiopie¹⁰.

Les routes étaient sûres en ces temps et les voyageurs n'avaient pas de problèmes. Les auberges impériales abondaient ainsi que les grands marchés hebdomadaires¹¹. Le bien-être général — et pas seulement celui des classes dirigeantes — dépassait tout ce que connurent les générations suivantes. Des provinces et des États tributaires, les impôts en nature affluaient à la cour impériale, d'où se faisait la redistribution. (Jusqu'en 1636, où Gondar devint la résidence permanente, cette cour n'était qu'un grand campement de toile itinérant.) Malgré l'absence de monnaie et de correspondance commerciale, les échanges commerciaux internationaux étaient intenses : de nombreux biens de consommation étaient importés d'Inde et du Proche-Orient. (Le sel était transporté d'une extrémité à l'autre de l'Éthiopie, de même que des articles de luxe comme les bijoux et les étoffes précieuses.)

L'Éthiopie, isolée plus tard, était alors en relations étroites avec des contrées aussi lointaines que l'Europe, non seulement sur le plan économique mais également sur le plan culturel. On ne peut appliquer à cette période le jugement célèbre et souvent cité d'Edward Gibbon : « Entourés de toutes parts par les ennemis de leur religion, les Éthiopiens s'endormirent pendant près d'un millénaire, oubliés du monde et oubliés de lui¹². » Les monastères

10. M. Perham, 1948, p. 267 et 273.

11. La description qu'Alvares fait de son voyage de Massawa au Shoa est très instructive sur ce point.

12. Gibbon, 1956, vol. V, p. 69.

éthiopiens de Jérusalem et de Chypre entretenaient des contacts actifs avec l'Europe¹³. Les moines éthiopiens — les principaux dispensateurs de l'éducation, de l'art et de la science — étaient formés en Égypte et prenaient part aussi bien à la vie culturelle copte que musulmane¹⁴. Bien que la production littéraire fût limitée à deux domaines — religion et historiographie — elle fut florissante jusqu'en 1650 au moins. En outre, les arts graphiques — dont il nous reste surtout des enluminures — furent stimulés par l'influence de l'Orient chrétien et de l'Europe : ils en reprirent les principaux thèmes de la peinture religieuse pour les enrichir. Ces contacts sont prouvés par quelques allusions des chroniques à la présence, en Éthiopie, d'artisans et d'artistes italiens et espagnols. L'existence de ruines d'églises et de palais qui restent peu connues témoigne également de la richesse et de la créativité artistique de cette période¹⁵.

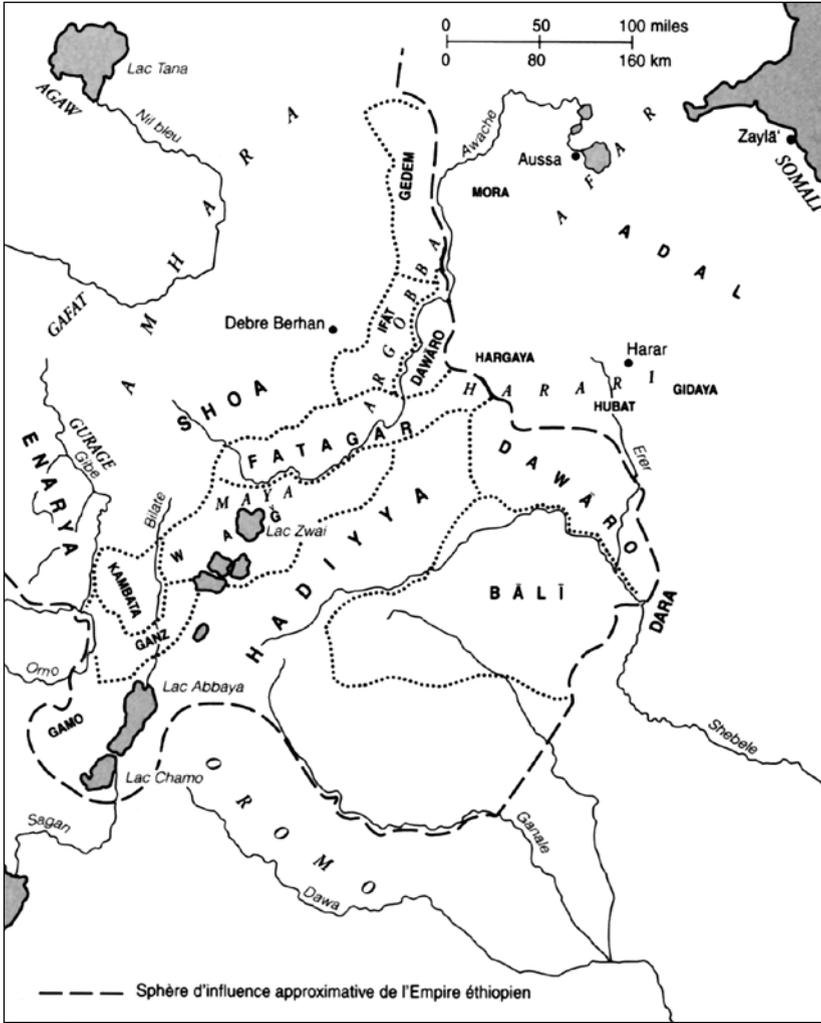
États et cultures islamiques : le *djihād*, les Somali et les Hadiyya

Vers l'an 1300, si ce n'est plus tôt, la chrétienté menait, par ses moines et ses prêtres séculiers, une activité missionnaire énergique dans le centre et le sud de l'Éthiopie. En tant que religion officielle de l'Empire éthiopien, le christianisme pouvait toujours compter sur le soutien de l'État — au besoin par le fer et par le feu. En revanche, l'expansion de l'islam dans le nord-est de l'Afrique n'était pas le résultat d'activités missionnaires ni de l'intervention de l'État, mais le fruit de la culture arabe et — du moins dans cette contrée — des échanges commerciaux et des voies de communication. L'influence arabo-islamique sur la côte de l'Afrique du Nord-Est date de temps immémoriaux. Les échanges commerciaux entre la péninsule arabique, la côte de l'Éthiopie et la côte somali sont antérieurs à l'époque islamique, voire à l'époque chrétienne. Ces échanges donnèrent naissance à des villes aux populations mélangées mais dont l'élément arabe était prédominant. Les centres les plus importants étaient, en partant du nord, Massawa, les îles Dahlak au large, Assab, Obock, Tadjūra, Djibouti, Zaylā^c (Zeila), Berberā, Obbia, Mogadiscio, Merka et Brava (où commence la côte de l'Afrique orientale proprement dite, marquée par une forte influence swahili). La vigueur et la direction de l'expansion de la culture arabo-islamique à partir de ces centres montrent très clairement à quel point elle était tributaire des relations commerciales avec l'arrière-pays, de la richesse de celui-ci, de sa production et de la densité de sa population. La carte de l'expansion de l'islam au cours

13. E. Cerulli, 1943-1947 et 1947 ; T. Lefèbvre, 1845-1854.

14. Il semble que les chroniques de Galawdewos et Sartsa Dengel ainsi que l'*Histoire des Galla* aient été écrites par des moines formés en partie en Égypte ou quelque part ailleurs en Orient. J. Perruchon, 1894 et 1896 ; C. Conti Rossini, 1907 ; A. W. Schleicher, 1893.

15. S. Chojnacki, 1969.



24.2. Le sud-est de l'Éthiopie vers 1500 (d'après E. Haberland).

des XV^e et XVI^e siècles révèle qu'elle s'est concentrée de part et d'autre de la Rift Valley — le long de la grande artère commerciale qui menait vers le cœur de l'Éthiopie centrale. En bordure méridionale s'alignait un certain nombre de villes islamiques, dont on peut encore voir les ruines imposantes, et des États qui se prolongeaient vers la région du lac Zwai, au sud, jusqu'au Shebele¹⁶. La ville de Harar est la seule qui subsiste de

16. F. Azaïs et R. Chambard, 1931, p. 129 et 203, planches LXIII et LXIV; C. Conti Rossini, 1942; E. Cerulli, 1941; R. et H. Joussaume, 1972.

nos jours. En partant de la côte, on comptait les États suivants: Adal, le plus grand, qui s'étendait de Zaylā^c (Zeila), sur l'océan Indien, jusqu'au Harar actuel, à l'ouest, et à l'oasis Awssa, vers le nord, dans le territoire des Afar, Dara, Dawāro, Bālī, Arababnī (ou Ar'en), Šarha et Hadiyya¹⁷. Il est probable que l'influence islamique se soit étendue au-delà de la Rift Valley vers l'ouest. C'est ce que donnent à penser certaines traditions qui, par exemple, interprètent le nom de l'ancien royaume de Yamgor (communément appelé Djinjero, ou encore Ġanġero) sur le Gibbe moyen, comme signifiant Terre du Yémen, ainsi que les comptes rendus qui relatent l'origine arabe de la caste *nagado* (marchands) du Kaffa¹⁸. Au nord de la Rift Valley, sur les contreforts méridionaux du Shoa, on trouve les États islamiques jumeaux d'Ifāt et de Fatagar (Fataġjar) avec une population encore connue de nos jours sous le nom d'Argobba. Une grande partie des habitants de ces États a dû parler des langues sémitiques, qui se sont propagées parallèlement aux couchitiques parlés à l'origine dans la région et s'y sont superposées — surtout les dialectes de la famille linguistique hadiyya-sidama. Les seules qui subsistent de nos jours sont celles des gens du Harar, des Gurage de l'Est et des Argobba¹⁹.

La fondation de tous ces États a été marquée par l'influence de la culture arabo-islamique venue de la côte. Les éléments culturels qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, alors que ces États sont détruits, sont également arabo-islamiques. L'exemple le plus frappant des établissements urbains qui naguère dominèrent la région est Harar, la seule cité véritablement ancienne implantée sur le sol éthiopien. Il convient de mentionner ici les villages-cités fortifiés des Argobba du sud-est du Harar et de la bordure orientale du Shoa, tout comme le logement urbain à un ou deux étages en pierre, à toit plat et au bel ameublement intérieur témoignant de l'influence arabe, ou encore la multitude de tombeaux ceints de murs. Partout où cette influence se fit sentir, elle laissa également des traces dans le domaine agricole avec l'introduction de l'horticulture intensive (cultures en terrasses et réseaux d'irrigation), qui perdure encore, et de nombreuses plantes alors inconnues des Éthiopiens: oranges, citrons, pêches, vigne, bananes, canne à sucre²⁰. Cette influence se manifesta encore dans la culture du coton et la consommation du café et du *gat* (*chāt* ou *ḳāt*) qui, jusqu'à une date récente, n'étaient pas adoptés par l'Éthiopie non islamisée. Dans toute l'Éthiopie centrale se sont propagés de nombreux concepts, rites et termes religieux qui proviennent de l'arabe, bien que les anciens adeptes de l'islam aient abandonné par la suite cette religion²¹.

17. G. W. B. Huntingford, 1965, p. 53; al-Maḳrīzī, 1790

18. F. J. Bieber, 1920-1923; H. Straube, 1963, p. 274.

19. P. V. Paulitschke, 1888; V. Stitz, 1974; W. Leslau, 1963 et 1979.

20. H. Straube, 1963, p. 292 et 301.

21. Je voudrais mentionner des mots comme *šayh* (chef religieux), *djinn* (esprit), *al-hayr* (bien-être, forme de salutation), *iblis* (démon), *awliya* (saint), *sawm* (jeûne) et *halika* (création) que l'on rencontre, souvent sous une forme corrompue, dans un grand nombre de langues du sud de l'Éthiopie centrale.

Dès le début, l'expansion vers l'ouest de l'islam et de sa culture a dû provoquer des heurts avec l'empire chrétien là où elle contrariait sa poussée politique et religieuse vers le sud. Cela se produisit principalement en Éthiopie centrale, dans l'actuelle province du Shoa et à l'est de celle-ci. Cette région fut également la scène de conflits sanglants entre les deux pouvoirs, qui se répétèrent pendant plusieurs centaines d'années et dont l'issue fut indécise jusqu'au milieu du XV^e siècle au moins. Il est vrai que l'empire chrétien demeura sans conteste le pouvoir dominant dans la région, imposant un tribut à la plupart des États islamiques mentionnés plus haut, mais il ne réussit pas — pour des raisons essentiellement géographiques — à éliminer ni à anéantir ces États islamiques, pourtant insignifiants en taille et en population par rapport à lui²².

La question se posera toujours — comme c'est souvent le cas en matière d'histoire — de savoir ce qui a mis un terme à cette paralysie et transformé en « guerre sainte » (*djihad*) la lutte entre les États commerçants islamiques et l'empire chrétien qui, jusqu'alors, se faisait pour des motifs principalement politiques, et la raison pour laquelle l'autorité politique détenue par les sultans d'Adal, les Walasma, fut transférée aux chefs religieux (*imām*). On ne saura jamais non plus ce qui permit aux armées islamiques — véritable mosaïque de groupes ethniques — d'atteindre le niveau de cohésion et de fanatisme nécessaire pour amener le puissant empire chrétien au bord de la défaite. Il est toutefois indubitable que le brillant personnage qu'était Aḥmad ibn Ibrāhīm al-Ghāzi (Aḥmad Grañ), qui sortit de l'ombre pour devenir le meneur charismatique du *djihad*, n'y fut pas étranger²³. En fait à sa mort, en 1543, l'impétuosité islamique ne tarda pas à s'étouffer, bien que son habile et hardi successeur, l'émir Nūr, s'employât, non sans succès au début, à poursuivre la lutte contre les chrétiens. Nul doute non plus que l'islam, qui à l'époque tenait fermement la Somalie septentrionale sous sa coupe, offrait à ses armées en Éthiopie un potentiel de recrutement plusieurs fois supérieur à la population relativement faible des petits États islamiques.

Apparemment, une guerre avec l'État d'Adal, provoquée par les chrétiens, et des engagements heureux dans la région du Tchercher, sous le règne du faible empereur Lebna Dengel (1508-1540) à qui manquaient, semble-t-il, toutes les qualités du chef, n'annonçaient rien de plus qu'un nouveau conflit plus ou moins indécis entre les deux adversaires. Mais la guerre prit brusquement un tour différent. Dans la bataille décisive de Sembera Kure (1529), sur la bordure occidentale des montagnes du Tchercher, l'Empire éthiopien perdit non seulement une armée entière mais également une partie considérable de son élite dirigeante. « Jusqu'alors, les pays (chrétiens) n'avaient jamais été dévastés ou envahis par l'ennemi », écrit, dans les annales impériales, le chroniqueur éthiopien, partagé entre la fierté et la détresse²⁴.

22. G. W. B. Huntingford, 1965; U. Braukämper, 1980, p. 91.

23. La meilleure source sur ce point est l'histoire des guerres d'Aḥmad ibn Ibrāhīm, écrite par son lieutenant Sihāb al-Dīn; voir R. Basset, 1897.

24. R. Basset, 1882, p. 103.

Le barrage était rompu et les conséquences allaient être terribles. Jusqu'en 1543, telle une avalanche, les armées islamiques balayèrent, tous les ans au cours de la saison sèche, les plateaux éthiopiens, au sud comme au nord, vainquant et subjuguant systématiquement une province après l'autre. Dans le Sud et l'Est, par exemple au Hadiyya et au Bālī, les habitants venaient au-devant des musulmans en agitant des drapeaux car ils étaient souvent leurs coreligionnaires et ils les accueillaient comme des libérateurs venant les sauver du joug de la domination chrétienne. Il n'en fut pas de même avec les vieilles provinces chrétiennes, en particulier dans les régions habitées par les Amhara et les Tigréens. Là, ceux qui n'acceptaient pas l'islam étaient passés par les armes. C'est souvent ainsi que des districts entiers se convertirent, en tout cas pour la forme. Les églises et les monastères furent impitoyablement pillés et ravagés, leurs trésors livrés aux armées islamiques s'il s'agissait d'objets en or ou en argent ou de tissus précieux, ou bien systématiquement détruits. Ce fut le cas, notamment, des trésors de la littérature et de la peinture éthiopiennes (miniatures des manuscrits ou peintures murales). Les vestiges qui, par chance, ont échappé à la destruction ne peuvent donner aujourd'hui qu'une grossière idée de ce qu'avaient réalisé des siècles de créativité et de travail. Chaque année voyait la conquête et la destruction d'une nouvelle province. En 1531, deux grandes provinces très peuplées du sud-est et du centre des plateaux éthiopiens, Dawāro et Shoa, furent asservies, puis ce fut le tour, en 1533, de deux provinces du Centre, l'Amhara et le Lasta. En 1533 également, le lieu saint le plus important d'Éthiopie, Axum, avec Sainte-Marie-de-Sion, sa cathédrale, dans laquelle étaient intronisés les empereurs et où étaient conservées les Tables de la Loi du mont Sināï, fut complètement rasé. (Les Tables furent sauvées et, par la suite, rapportées à Axum, où elles se trouvent encore de nos jours.)

Mais même dans les situations les plus désespérées, la détermination du peuple chrétien et la force du concept du saint empire éthiopien étaient manifestes. Ceux qui se convertirent de force à l'islam abandonnèrent leur nouvelle foi dès que les armées islamiques se retirèrent. (L'Église éthiopienne organisa par la suite un rite de pénitence et de réintégration pour ces apostats temporaires.) De même, les provinces conquises ne tardèrent pas à s'élever contre leurs nouveaux maîtres. Même le faible empereur Lebna Dengel, sans cesse harcelé, refusa de se soumettre lorsqu'il fut forcé par le général islamique victorieux à prendre une grave décision : « Maḥammad Grañ envoya un messenger dire à l'Empereur : donnez-moi votre fille en mariage et faisons un pacte d'amitié. Si vous ne me suivez pas, il n'y aura bientôt plus personne pour vous accueillir dans votre fuite. L'Empereur lui répondit : Je ne vous donnerai pas ma fille car vous êtes un mécréant. Il vaut mieux placer sa confiance dans la puissance du Seigneur qu'en vous, car Son pouvoir est aussi grand que Sa miséricorde. Au faible, il accorde la force tandis qu'il affaiblit les forts. Là-dessus, l'Empereur fut pourchassé, par la faim et par l'épée. Il fut assailli de malheurs qu'on ne saurait imaginer. »

Lebna Dengel mourut en 1540, en fugitif traqué, dans l'imprenable monastère-citadelle de Dabra Damo, au Tigré. Mais peu d'années après sa

mort, il se produisit un changement politique absolument imprévisible : l'accession au trône du jeune empereur Galawdewos (Claudius), une des figures les plus exceptionnelles de l'histoire de l'Éthiopie, fut immédiatement suivie par la restauration exceptionnellement rapide de l'Empire éthiopien, par l'arrivée du corps expéditionnaire portugais (et, avec lui, de la mission portugaise) et, enfin, par la défaite totale des musulmans.

Au XVI^e siècle, le Portugal avait atteint l'apogée de son expansion impérialiste. L'océan Indien et ses abords étaient devenus une mer portugaise. Des forteresses portugaises, qui ne furent jamais totalement soumises, se dressèrent le long des côtes : Hormuz, Oman, Socotra, Mombasa, etc. Comme l'Espagne, sa rivale dans la conquête du monde, le Portugal traversait alors son âge d'or et se trouvait au zénith de son développement culturel, qui ne devait pas durer. Les richesses des trois continents affluaient vers le Portugal, mais elles étaient acquises au prix de l'asservissement d'un nombre incalculable d'individus, de la destruction de cultures entières et d'effrayantes effusions de sang dont les Portugais ne se remirent qu'au bout de plusieurs générations. Ils avaient surestimé leurs propres forces²⁵.

Ce fut un accident historique, mais un accident aux effets considérables et prolongés, que l'entrée, en 1541, de la flotte portugaise à Massawa, qui à l'époque appartenait encore à l'Empire éthiopien, et le ralliement de soldats portugais à la cause éthiopienne. L'Éthiopie n'était alors nullement une inconnue pour l'Europe. Depuis le XIV^e siècle, on l'identifiait à l'empire du légendaire Prêtre Jean, souverain chrétien de la « troisième Inde » dont l'existence demeure un mythe encore de nos jours. Des siècles durant, on s'efforça, à maintes reprises, de le trouver et de s'en faire un allié contre les ennemis orientaux de la chrétienté, Mongols, Arabes ou Turcs²⁶. Des missions portugaises officielles s'étaient déjà rendues à deux reprises en Éthiopie dans l'espoir de conclure une alliance entre l'Empereur, que sans fondement aucun elles baptisèrent Prêtre Jean, et la Couronne portugaise. Les membres de la première mission (1487) ne furent pas autorisés à retourner dans leur patrie, mais Francisco Alvares, chapelain de la seconde expédition (1520-1526), en laissa un compte rendu remarquable qui ne tarda pas à être traduit en plusieurs langues européennes, de sorte que l'Europe fut bien renseignée sur l'empire chrétien²⁷.

En 1540, une flotte portugaise fut envoyée de Goa (Inde) en mer Rouge pour lutter contre l'expansion des Turcs qui, après la conquête de l'Égypte, avançaient en Arabie et même au Soudan. Une partie de la flotte jeta l'ancre à Massawa au printemps de 1541. Peu après, le *bāḥar-nagāš* (littéralement le « régent de la mer »), c'est-à-dire le gouverneur de la province du nord-est de l'Empire éthiopien, se présenta muni de lettres sollicitant des appuis en faveur de l'État chrétien qui luttait pour survivre. En juillet 1541, 400 Portugais volontaires, commandés par Cristóvão de Gama, l'un des plus jeunes

25. C. Verlinden, 1971, p. 86 et 114; H. Kellenbenz, 1971, p. 123.

26. F. Zarneke, 1876-1879.

27. La meilleure édition est celle de C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, dans F. Alvares, 1961.

fil du célèbre Vasco, envahissaient les plateaux éthiopiens. Leur tactique de combat moderne et, surtout, leurs armes à feu d'excellente qualité en firent de redoutables adversaires pour les troupes musulmanes qui occupaient le nord de l'Éthiopie. Un nombre croissant de volontaires éthiopiens se joignit aux Portugais qui infligèrent deux lourdes défaites à l'armée jusqu'alors invincible de l'*imām* Aḥmad Grañ. En invoquant le *djihād* et la cause commune de l'islam, l'*imām* réussit cependant à s'assurer l'assistance décisive du commandement turc au Yémen qui lui fournit de nouveaux types d'artillerie et des tireurs d'élite. Avant que les Portugais ne puissent faire leur jonction avec l'armée de l'Empereur, ils durent livrer une troisième bataille, qu'ils perdirent. Leur chef fut capturé et, refusant d'embrasser la religion islamique, exécuté. Toutefois, la fortune sourit aux chrétiens : l'armée impériale et le reste de l'armée portugaise se rejoignirent et, en février 1543, l'armée musulmane fut détruite à l'est du lac Tana. L'*imām* fut tué par une balle portugaise et ses troupes mises en pièces. Il est difficile de dire si ce fut l'aide des Portugais qui fit pencher la balance en faveur des chrétiens dans cette guerre interminable. D'un point de vue strictement militaire, cela a peut-être été le cas dans les dernières batailles, leur tactique et leurs armes rétablissant un certain équilibre stratégique. Toutefois, ce qui allait être d'une bien plus grande portée pour l'Éthiopie, ce fut la mission catholique qui suivait les soldats portugais. Somme toute, les forces musulmanes étaient sans aucun doute assez fortes pour subjuguier militairement l'Éthiopie dans un premier temps, mais elles étaient trop faibles pour maintenir sous une domination permanente les deux grands peuples tigréen et amhara, en particulier parce qu'elles ne réussirent pas à imposer l'islam aux chrétiens. Après 1543, ceux-ci sortirent victorieux du combat et, au cours des décennies qui suivirent, l'Empire parvint à reconquérir les territoires perdus. La puissance de l'islam était brisée pour des siècles²⁸.

Les Oromo (Galla)

« Mais », comme le déplore le chroniqueur éthiopien, tel le prophète Joël, « ce que le ver a épargné, la sauterelle l'a mangé, et ce que les musulmans ont épargné, les Galla l'on détruit. » À partir du milieu du XVI^e siècle, des éléments du grand peuple oromo, jusque-là habituellement connus sous le nom de Galla, comme les appelaient leurs voisins, pénétrèrent dans le centre, l'est et l'ouest de l'Éthiopie, de plus en plus nombreux, au point de créer un phénomène de migration. Leur arrivée, leur installation et leurs différends avec d'autres groupes qui les avaient précédés sur les lieux furent lourds de conséquences, tant sur le plan politique que sur le plan culturel, et provoquèrent des changements radicaux pour l'ensemble du nord-est de

28. Après les dernières guerres meurtrières menées entre chrétiens et musulmans pendant le règne de Galawdewos (1550-1559), les États musulmans ne sont plus mentionnés dans les chroniques impériales.

l'Afrique. L'Empire éthiopien souffrit davantage et plus longtemps de leur fait que du fait des musulmans, perdant définitivement un grand nombre de provinces. Ce n'est que vers 1700 qu'il connut une certaine stabilisation, qui ne suffit cependant pas pour mettre un terme à l'avancée de la culture oromo. Les Oromo devinrent le groupe ethnique le plus important en nombre du nord-est de l'Afrique. Toutefois, à la différence des Amhara et des Somali, ce n'est que tout récemment qu'il se forma chez eux une conscience nationale unificatrice. De plus, chaque groupe oromo était soumis à des influences culturelles et politiques diverses.

Il y a, en Afrique, peu de groupes ethniques sur les origines et la culture desquels on ait écrit autant de choses fausses²⁹. Si l'on ne sait pas encore quelles furent les raisons exactes qui provoquèrent les grandes migrations oromo, il est certain qu'elles ne furent pas déclenchées, contrairement à ce qu'on a dit parfois, pour échapper à des pressions exercées par d'autres peuples. Les traditions oromo disent seulement que ces migrations furent à l'origine dictées par la quête de nouveaux pâturages pour le bétail d'une population croissante. Les Somali, qui passent pour avoir exercé des pressions sur eux, n'avaient guère de contacts avec eux à ce moment-là. En outre, il est peu vraisemblable que, divisés en un grand nombre de groupes autonomes, ils aient constitué une puissance militaire assez forte pour les Oromo qui, à cette époque où ils étaient encore unis, faisaient fuir les armées régulières des Amhara et anéantissaient les États islamiques du sud-est de l'Éthiopie.

Malgré les récits fantaisistes des auteurs amhariques et européens, qui situent la patrie des Oromo avant leur grande migration à Madagascar, à Mombasa ou en Somalie septentrionale, il s'agit d'un authentique peuple éthiopien. Toute leur culture et leurs traditions le prouvent. Originaires des frais plateaux environnant la province actuelle de Bālī, ils essaimèrent en grand nombre non seulement jusqu'au cœur des plateaux éthiopiens, mais aussi en direction du sud, jusqu'au Kenya actuel et jusqu'à l'océan Indien.

Toutes les descriptions des Oromo fourmillent également d'erreurs : on les qualifie fréquemment de *barbariores barbari* (sauvages) ou d'éleveurs primitifs. Cela tient avant tout à ce que les historiens amhariques et, à vrai dire, les Amhara dans l'ensemble, fiers de leur propre culture, décrivaient les Oromo comme des barbares non chrétiens (et non musulmans), sans organisation sociale raffinée, sans écriture, sans monarchie. Par ailleurs, si les Oromo ont été, à tort, qualifiés d'éleveurs primitifs, c'est parce qu'il existait chez eux, à un degré inconnu dans le reste de l'Éthiopie, un culte du bétail — ils entretenaient avec leurs animaux bien-aimés des rapports affectifs étroits qui transcendaient les intérêts purement économiques — et qu'au cours de leurs grandes migrations, il leur était naturellement impossible de cultiver la terre. Là où ils se fixaient, ils déployaient leur culture dans toute sa splendeur, et partout où ils allaient, ils adoptaient volontiers un grand nombre d'éléments

29. E. Haberland, 1963; A. Legesse, 1973; E. Cerulli, 1922.

culturels des habitants qui les y avaient précédés car, loin de les exterminer, ils entraient plutôt en étroite symbiose avec eux.

Les Oromo étaient et demeurent un peuple qui force l'admiration de ses voisins par sa culture extrêmement développée et raffinée. On ne voit pas comment expliquer autrement son succès politique, son expansion massive et son pouvoir d'assimilation. Celui-ci se mesure au fait que, de nos jours, la plupart de ceux qui se considèrent comme des Oromo ne sont pas vraiment d'origine oromo mais appartiennent à des communautés que les Oromo avaient rencontrées et assimilées. Leur expansion provient en partie d'une sorte de réaction en chaîne : devant leur supériorité militaire et leur organisation sociale fort admirée, d'autres groupes ethniques se joignirent à eux. Ce fut notamment le cas des membres du grand groupe ethnique hadiyya, qui peuplaient à l'origine toute la région située entre Harar et Gurage, et qui se rallièrent pratiquement tous aux Oromo. Seuls le nom de leur groupe et certaines traditions constituent des traces de leurs antécédents. De nombreux Hadiyya devenus Oromo se sont installés dans la province de Walaga par exemple³⁰.

La culture oromo se caractérise par de multiples traits spécifiques, entre autres par la relation étroite entre l'homme et les animaux déjà mentionnée. Le bétail était non seulement leur principal moyen d'existence mais aussi l'objet de préoccupations d'ordre émotif et rituel. Ce culte du bétail, avec ses dominantes morales, imprégnait toute cette culture, au point que la charge émotionnelle de l'activité agricole était en comparaison tout à fait négligeable. Ce phénomène trouve ses racines dans le mythe de la création même car, en créant les hommes, Dieu s'écria : « *Eh, kota, abba loni !* » (Paraissez, vous, les maîtres du bétail !)³¹.

Comme les Somali, les Oromo se composaient d'une multitude de groupes et de clans ayant entre eux des liens généalogiques et qui, à mesure que la population augmentait, furent amenés à se scinder pour constituer de nouveaux groupes indépendants sur le plan politique. Borana et Barentu (ou Baraytu) étaient deux personnages mythiques, ancêtres et fondateurs des deux grands groupes qui portent leur nom. Lorsque les migrations commencèrent, ils se subdivisèrent en de nombreux sous-groupes apparentés entre eux. Les Barentu s'établirent principalement dans l'Est et les Borana (à ne pas confondre avec les Boran de la frontière du Kenya) dans le Sud, le Centre et l'Ouest. Vers la fin du siècle dernier, lorsque les Oromo furent battus par l'empereur Ménélik et intégrés à l'Empire éthiopien, ils se scindèrent en plus de 80 groupements politiquement indépendants et de taille diverse³².

Dans l'organisation sociopolitique des Oromo, le système *gada*, sorte de classification par groupes d'âge fondée sur un principe numérique abstrait, revêtait une importance majeure. C'était une institution centrale qui réglait toute l'existence des Oromo avec un exclusivisme qui n'a son pareil

30. U. Braukämper, 1980, p. 152.

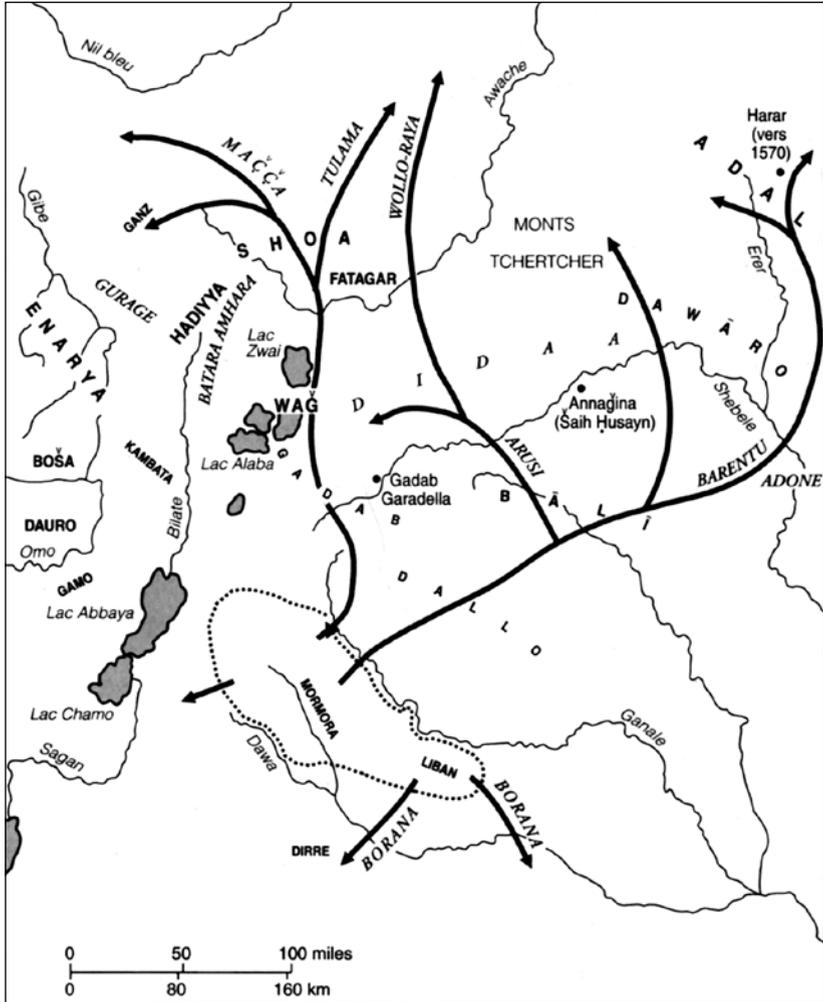
31. J. L. Krapf, 1858, vol. I, p. 267.

32. Voir la carte, dans E. Haberland, 1963, à la fin de l'ouvrage.

chez aucun autre peuple de la terre. Rien qui ne fût soumis à ses règles : naissance, baptême, mariage, circoncision, émancipation de l'autorité paternelle, autorisation d'engendrer et d'élever des enfants, conscription militaire et enrôlement pour la chasse, obligation de faire des sacrifices, « mort civile » par exclusion du système, rites funéraires, de même que parure, coiffure, habillement, ameublement, accessoires d'apparat, agencement des maisons et du kraal, et autres. Le *gada* représentait la totalité des lois qui régissaient la vie des Oromo. Quarante années après son père, et quel que fût son âge, chaque Oromo entraît dans la classe des enfants et, théoriquement, il devait passer par dix classes de huit années chacune au cours de son existence. Tous ceux qui entraient en même temps dans une classe donnée formaient un groupe *gada*, qui devenait, pour le restant de l'existence de ses membres, une communauté guerrière indissoluble. L'appartenance à une classe comportait des droits et obligations bien précis et chaque classe avait des activités — indépendamment des règles sociales et religieuses — adaptées au groupe d'âge correspondant. Les classes cinq et six constituaient respectivement les classes dirigeante et guerrière. Du fait que c'était une communauté d'hommes libres et égaux, il n'y avait pas de hiérarchie héréditaire. Le chef du groupe ethnique, qui portait habituellement le nom d'*abba gada*, était élu par les membres de la classe cinq (*gada* ou *luba*). Il était secondé par les juges (*hayu*), choisis également dans cette classe, et par d'autres dignitaires. Fait essentiel pour le dynamisme militaire des Oromo, une règle *gada* prescrivait au moins une expédition guerrière au cours des huit années de la classe dirigeante. L'idéal du héros, tueur et chasseur d'élite, était commun à tous les peuples du nord-est de l'Afrique. Seul celui qui s'était distingué comme valeureux guerrier et chasseur et avait massacré ses ennemis ou de grands fauves (lions, éléphants, buffles, rhinocéros) pouvait occuper une position éminente dans la communauté. Pour cela, l'Oromo était prêt à risquer sa vie dans des lieux sauvages à la recherche des trophées convoités. Le guerrier avait droit à certains privilèges, tels que le port de parures réservées aux tueurs : coiffure ointe de beurre et ornement phallique sur le front. Cependant, nulle part ailleurs dans le nord-est de l'Afrique, le culte du tueur ne fut aussi intégré au système social que chez les Oromo. Comme le système exigeait que chaque classe dirigeante *gada* fit une expédition guerrière, avec mises à mort, les Oromo attaquaient, tous les huit ans, les peuplades voisines qui restaient déconcertées et impuissantes devant ces épisodes cycliques, jusqu'au jour où elles finissaient par comprendre le système *gada*. Un grand nombre *konso*³³ — se rendirent compte que le système *gada* renforçait la puissance militaire et l'adoptèrent en le modifiant quelque peu.

La religion des Oromo avait un caractère très solennel. Leur croyance en un dieu à la fois créateur et père céleste prenait des formes qui rappellent

33. Pour le système *gada*, voir A. E. Jensen, 1936, p. 315-382; E. Haberland, 1963, p. 167-223, 308-321, 380-397 et 451-475; A. Legesse, 1973; S. Stanley et D. Karsten, 1968; C. R. Hallpike, 1972, p. 180-221.



24.3. Les migrations oromo au XVI^e siècle (d'après E. Haberland).

l'Ancien Testament. Ils possédaient, transmis par la tradition orale, un riche patrimoine littéraire, sacré aussi bien que profane, composé de prières et d'invocations adressées à la divinité, mais également de poèmes d'amour lyriques qui témoignaient de leur talent poétique.

Pendant la première période de leur migration au moins, la progression des Oromo fut favorisée, outre leur valeur militaire, par la situation des territoires dans lesquels ils pénétraient et qui étaient devenus, à la suite des guerres acharnées que les musulmans et les chrétiens s'étaient livrées pendant une quinzaine d'années, presque désertes ou très peu peuplées. Ce fut le cas notamment de l'Éthiopie centrale, la province actuelle du Shoa,

traversée tous les ans par les armées islamiques qui allaient vers le nord. Ainsi, le centre du Shoa, autrefois très peuplé, était devenu un désert et en resta quasiment un jusqu'en 1800. Après 1530, les guerriers du groupe *gada* mudana franchirent la rivière Wabi; après 1538, les membres du groupe kilole dévastèrent la partie adjacente au nord, où se trouvait le pays Dawāro, surtout peuplé de musulmans, et encore plus vers le nord, les plaines de l'Awache. Après 1546, les Bifole envahirent la province de Fatagar et, après 1554, les Mesale détruisirent la plus grande partie de l'État islamique d'Adal. Les Oromo découvrirent alors le cheval et ils ne tardèrent pas à devenir d'excellents cavaliers³⁴.

Entre-temps, les guerres entre chrétiens et musulmans se poursuivaient. L'émir Nūr, valeureux et talentueux successeur de l'*imām* Aḥmad Grañ, s'engagea dans une dernière tentative, héroïque certes mais vaine, pour relancer le *djihād* contre les chrétiens et, bien que l'empereur Galawdewos mourût dans une bataille à laquelle les chrétiens étaient mal préparés, le déclin de l'islam s'amorça très vite.

Les attaques du groupe harmufa des Oromo (1560-1570) furent catastrophiques pour les chrétiens autant que pour les musulmans. Les Oromo envahirent les provinces du cœur même de l'Empire éthiopien, qui venaient à peine de se remettre des ravages du *djihād*: Angot, Amhara et Bagemder, où les affrontèrent les armées du nouvel empereur Minas. Dans le même temps, d'autres groupes oromo attaquèrent de nouveau Adal, en proie à la famine et à la peste dont périt l'émir Nūr lui-même. À l'exception de quelques petits groupes qui fuirent vers l'oasis Awssa dans le désert des Afar et des habitants d'Harar, que ses grands murs protégeaient, les musulmans disparurent de cette partie de l'Afrique pour plusieurs siècles. Lorsque l'empereur Minas mourut, les Oromo occupaient définitivement le tiers de l'Empire éthiopien³⁵.

Mais leur expansion ne s'arrêta pas là. Dès avant 1500, d'autres groupes avaient déjà quitté les hautes terres de Bālī pour pénétrer dans les savanes démesurées du Sud et, toujours en quête de nouvelles terres pour leur bétail, ils finirent par atteindre l'océan Indien à l'embouchure de la Tana. Il s'agissait des Guḡi, des Bōran et des Orma. Au centre, les Arussi s'établirent à proximité de l'ancien État de Bālī et élargirent leurs frontières de plus en plus vers l'ouest, pour finalement atteindre la rivière Bilate en 1880. Les Barentu se répandirent dans la région des anciens États islamiques du Fatagar, du Dawāro et de l'Adal. La ville fortifiée de Harar et — grâce à la tolérance religieuse des Oromo — le célèbre centre de pèlerinage de Šaiḥ Ḥusayn furent préservés, formant des îlots islamiques. Certains petits groupes d'Oromo tulama s'établirent au Shoa. Les Amhara ne furent en mesure de résister que dans les plaines chaudes, faciles à défendre, dans les gorges des grands fleuves et sur quelques hauts plateaux (poches de Moret, Marhabete, Tagulat, Wagda, Manz, Guèche, Efrata, Gedem, etc.). De là, ils remontèrent progressivement vers les hauts plateaux et entreprirent, vers

34. A. W. Schleicher, 1893, p. 20.

35. V. Stitz, 1974, p. 80.

1700, de reconquérir des anciens fiefs chrétiens sous Nagasi, descendant d'une branche collatérale de la dynastie salomonide. Les Oromo wollo et yeḡḡu se répandirent dans les fertiles provinces d'Angot et d'Amhara, autrefois occupées par des chrétiens qui s'étaient ensuite réfugiés dans l'Amhara Saynt. Les Oromo ne tardèrent pas à adopter la langue amharique de la population locale mais, à cause de leur conversion à l'islam, ils n'en demeurèrent pas moins les ennemis jurés des chrétiens. D'autres Oromo occupèrent les riches plaines de la bordure orientale des plateaux éthiopiens et se consacrèrent à l'élevage : les Karayu, les Ġile, les Artuma, les Rike, les Raya et les Azebo³⁶.

Enfin, au début du XVII^e siècle, une dernière vague d'Oromo, comprenant plusieurs groupes appartenant surtout à la grande famille Mačča, poussa vers l'ouest jusque dans les provinces actuelles de Walaga et d'Illubabor, ne s'arrêtant que sur les pentes occidentales du plateau éthiopien. Nous savons très peu de choses sur l'histoire ancienne de la partie occidentale de cette région. Elle fut sans doute très faiblement peuplée par de petits groupes de cultivateurs soudanais dont les survivants actuels sont les Gunza-Gumuz et par des membres du groupe gonga, dont subsistent de nos jours les Mao-Afillo et les Šinaša. La situation était totalement différente dans l'est et le sud de la région. Les Oromo y rencontrèrent des royaumes bien structurés, densément peuplés, entretenant des liens étroits avec l'Empire éthiopien au nord et dont les habitants étaient en partie évangélisés. Soutenus dans une certaine mesure par l'Empire éthiopien, ils lui opposèrent une résistance obstinée. Mais devant l'expansion toujours croissante des Oromo, les communications entre l'Empire et ses dépendances du Sud-Ouest se réduisirent à mesure qu'il déclinait. Ainsi, Boša et Guman disparurent de la carte politique pour devenir les possessions oromo de Jimma (Gimma) et Gumma. Le substrat autochtone résista si vigoureusement ici que les Oromo adoptèrent une grande partie de sa culture, notamment l'organisation politique et la monarchie, laissant disparaître progressivement le système *gada*. Enarya, célèbre pour ses trésors, fut le dernier de ces États à succomber, vaincu par les Oromo limmu. Après 1700, son roi s'enfuit vers le sud, où les autres royaumes gonga de Kaffa et Chekko et les nombreux royaumes ometo arrivaient à résister aux Oromo, grâce aux défenses naturelles du terrain, et même à s'étendre dans une certaine mesure³⁷ (voir ci-après).

Les Somali

La pénétration et l'expansion des Oromo dans le centre, l'est et l'ouest de l'Éthiopie sont mentionnées par des textes éthiopiens et européens. Simultanément, sinon plus tôt, l'expansion d'un autre grand peuple, les Somali,

36. Voir la carte, dans E. Haberland, 1963, à la fin de l'ouvrage.

37. F. J. Bieber, 1920-1923; H. Straube, 1963, p. 274; W. Lange, 1980.

commença et elle eut une portée comparable à celle des Oromo dans de vastes secteurs de la partie orientale de la corne de l'Afrique. Les sources écrites sont pratiquement muettes sur l'ascension des Somali qui, stimulés par le *djihād* de l'*imām* Aḥmad Grañ, se mirent alors à jouer un rôle actif dans l'histoire de l'Afrique du Nord-Est³⁸.

On considère habituellement que le berceau des Somali se trouve au nord de la région qu'ils occupent de nos jours. De là, ils progressèrent — vraisemblablement à partir du XI^e siècle — vers le sud et l'ouest. Dès le XIII^e siècle, les géographes arabes parlent d'implantations somali dans la région de Merka, au sud de la ville actuelle de Mogadiscio. Pasteurs nomades, les Somali étaient poussés par la pression démographique à rechercher de nouveaux pâturages en direction des plateaux éthiopiens. Ils atteignirent, vers 1500 vraisemblablement, les contreforts orientaux du plateau du Harar où ils entrèrent en contact avec les États islamiques. Les noms et les données généalogiques laissés par le chroniqueur Šihāb al-Dīn donnent à penser qu'ils apportèrent un soutien important au *djihād* de l'*imām* Aḥmad Grañ.

Jusqu'à nos jours, l'effet stimulant et unificateur de l'influence arabo-islamique qu'ont exercée les villes des côtes septentrionale et orientale du pays Somali et les États islamiques du sud-est de l'Éthiopie (Adal, Dawāro, etc.) a été plus fort sur les Somali que sur aucun des autres peuples du nord-est de l'Afrique. L'islam devint partie intégrante de la culture des Somali, contrairement à ce qui s'est passé chez d'autres peuples couchitiques culturellement apparentés tels que les Oromo et les Hadiyya. Leur foi intense se trouvait constamment renforcée par les missionnaires qui arrivaient d'Arabie. Ces saints hommes furent les pères fondateurs du peuple somali, tel le célèbre Ismā'īl Gabarti, dont descendent un grand nombre de Somali.

L'influence de la culture arabo-islamique donna également aux Somali un sentiment de supériorité culturelle et renforça leur capacité d'assimilation par rapport à d'autres groupes apparentés de l'immense région située entre l'Ogaden et le lac Turkana. Ici, toute une série de groupes ethniques différents, de langue et de culture couchitiques principalement, et vivant tous de l'élevage des bovins, s'était constituée très tôt. Comme le montre l'existence des Rendile, les Somali, avant leur grande migration nord-est-sud-ouest, avaient pris part à ce processus, qui se déroula dès avant l'avènement de l'islam. Il est très douteux que cette région ait été occupée par un peuple négroïde, éventuellement bantu. Il est plus vraisemblable que des groupes racialement différents des Somali tels que les Adone sur le cours supérieur du Shebele, les Shebeli et Makanna sur le cours moyen de cette rivière et

38. Malheureusement, nous savons encore bien peu de choses sur l'histoire de cet important peuple à cette époque — notamment à l'intérieur de la corne de l'Afrique. Une meilleure connaissance des traditions orales et des faits historiques liés aux généalogies serait certainement très utile. La recherche historique s'impose de toute urgence pour la Somalie. Les meilleurs ouvrages demeurent ceux de E. Cerulli, 1957-1964, et de I. M. Lewis, 1955, p. 11-55, et 1961, p. 1-30.

les Gobawin sur le cours supérieur du Juba doivent leur existence à des processus historiques isolés. (Nous savons de manière certaine que les Gosa de la basse vallée du Juba descendent d'anciens esclaves de l'Afrique orientale, qui s'étaient regroupés là pour former des communautés libres³⁹.)

Il est exceptionnellement difficile d'identifier avec précision les divers stades de l'expansion des Somali et les autres groupes ethniques qu'ils ont assimilés car nombreux furent ceux qui, après s'être rattachés à la nation somali, firent disparaître toute trace de leur ancienne origine et adoptèrent une généalogie somali. Les principaux groupes qui se fondirent de cette manière furent les Sab (Digil, Rahanwein, etc.) et, peut-être, certains Hawiyya. En outre, il existe encore, à la limite des aires somali et oromo, toute une série de groupes ethniques qui déclarent être des Somali mais qui étaient autrefois considérés comme des Oromo (Gurra, Garri, Gabra, Sakuya). Ils offrent un exemple intéressant de transfert culturel et d'assimilation. De nos jours, un seul arbre généalogique unit tous les membres du peuple somali et chaque groupe a sa place dans la généalogie commune⁴⁰.

Sous l'influence de l'islam, toute la culture des Somali se transforma, en particulier dans le Sud (dans le Nord, celle des Issa par exemple, contient encore de nombreux traits émanant du patrimoine culturel des Couchites orientaux). Ainsi, les Somali se sont différenciés plus que tout autre groupe de la grande famille des peuples africains du Nord-Est, liés entre eux par de nombreux facteurs communs d'ordre historique, culturel et géographique. L'influence qu'exerça le milieu géographique ne doit aucunement être sous-estimée. À part les Afar qui, dans leur terre désolée, n'avaient guère la possibilité de se développer d'un point de vue culturel, les Somali sont les seuls habitants de l'Afrique du Nord-Est dont le territoire est exclusivement composé de savane sèche et de semi-désert. Leur milieu écologique les a conduits à élaborer un type de culture absolument différent de celui de la plupart des autres peuples de cette zone, qui sont des habitants des plateaux. Ainsi, le système *gada*, si important pour la plupart des Couchites de l'Est, n'a jamais pris pied chez eux ou a été abandonné sous l'influence de l'islam.

L'Empire éthiopien et sa lutte pour la survie entre 1529 et 1632 : l'épisode portugais et la restauration de l'Empire après 1632

Entre 1529 (début du *djihād*) et 1632 (début de la Restauration), l'Empire éthiopien a lutté pour sa survie. Ce fut une période terrible non seulement à cause des événements politiques et militaires dont elle fut le témoin mais

39. V. L. Grottanelli, 1953.

40. I. M. Lewis, 1961, p. 127-195.

également à cause des intenses conflits intellectuels et culturels qui l'agitèrent: l'Éthiopie fut assaillie par les idées venues d'un autre continent qui déchaînèrent la révolte et la guerre civile mais stimulèrent aussi la culture nationale et l'Église éthiopienne. Par rapport au siècle de complète stagnation intellectuelle et politique qui s'est écoulé entre 1755 et 1855, cette période paraît exceptionnellement active et vivante.

L'empire chrétien — ou pour mieux dire, ses deux grands peuples, les Amhara et les Tigréens — fit preuve d'une force et d'une capacité de survie étonnantes face aux ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur. C'est précisément pendant le règne de l'empereur Sartsa Dengel (1563-1597) où, comme pendant les dernières années du règne de Lebna Dengel, l'Empire était plutôt une fiction qu'une réalité politique, que le concept de saint empire manifesta toute sa puissance spirituelle. Les Turcs renforçaient leur pouvoir sur les bords de la mer Rouge, s'emparant de tous les ports éthiopiens et pénétrant très avant dans les hautes terres jusqu'au Tigré; dans les provinces centrales du Bagemder et du Samen, une guerre civile forcenée était menée contre les Éthiopiens de confession juive; les Oromo n'avaient pas seulement conquis et détruit les États tributaires du Sud-Est et isolé l'Empire de ses dépendances de l'Ouest et du Sud-Ouest, mais ils envahissaient périodiquement Bagemder et Godjam (Gojjam, Gojam) et se fixaient de manière permanente dans les bastions chrétiens tels qu'Angot, Wallaka, Amhara et Shoa. Bien que le pouvoir réel de l'État se fût peut-être réduit au territoire que l'Empereur occupait effectivement avec ses troupes, l'immortalité de «l'empire évangélique» ne fut apparemment jamais mise en cause. C'est au moins ce qui ressort des chroniques impériales, notre principale source d'information. La même idéologie devait empêcher l'Empire de se désintégrer au cours du siècle d'anarchie totale allant de 1755 à 1855.

En outre, on peut difficilement surestimer l'importance, pour la survie politique de l'Empire, de la disparition des États et de la culture islamiques en Éthiopie orientale et centrale par suite des terribles remous du *djihād* et, surtout, de la migration des Oromo. L'islam n'allait plus présenter de menace sérieuse dans les siècles à venir.

Certes, l'Empire a subi de lourdes pertes, aussi bien territoriales qu'humaines, dans cette lutte pour sa survie. À partir de la restauration de 1632, la grande poussée vers le sud, qui avait constitué en fait toute la politique impériale des siècles précédents, ne s'exerça plus guère même si, officiellement, on n'y avait pas renoncé. À mesure que le pouvoir impérial déclinait, on chercha surtout à assurer la stabilité au centre et aucune action politique ou militaire d'envergure ou d'éclat ne fut entreprise. Le transfert de la résidence de l'empereur à Gondar, en 1636, est un signe de ce repli. Jusqu'alors, les empereurs — dans un pays où les villes étaient inconnues — changeaient de camp tous les ans ou deux fois par an. C'était une règle absolue, observée même lorsque aucune considération politique ou militaire n'imposait d'expédition ou de changement de résidence. Selon les mots du chroniqueur éthiopien, «les empereurs se déplaçaient de province en province jusqu'à

l'heure de leur dernier sommeil⁴¹ ». Ce n'était tout de même pas une marche permanente d'un bout de l'Empire à l'autre. Très souvent, la résidence impériale restait pendant de longues périodes dans la même région, c'est-à-dire au cœur même de l'Empire mis à part quelques déplacements limités. Ainsi, les souverains de la dynastie zagwe (XII^e et XIII^e siècles), qui suivirent les rois axumites, établirent leurs résidences dans le Wağ et le Lasta. Le premier empereur de la dynastie salomonide, Yekuno Amlāk (1270-1285), résida principalement dans la province d'Amhara; l'empereur Zara Yakob (1434-1468) préféra le nord-est du Shoa (Debra Berhan); l'empereur Lebna Dengel (1508-1540) avait planté son camp dans le sud-est du Shoa à l'arrivée de la mission portugaise; l'empereur Galawdewos (1540-1559) finit par avoir une importante résidence à Munesa dans le district de Wağ de l'actuel Arussi. Finalement, lorsqu'en 1636, à la fin des dernières grandes guerres civiles de religion, Fasiladas se fit construire un château à Gondar, il ne s'agissait pas que d'une simple rupture avec cette tradition mais aussi d'un abandon symbolique de la politique de mouvement chère à ses prédécesseurs. Gondar allait demeurer le centre de ce qu'il restait de l'Éthiopie chrétienne jusqu'en 1855⁴².

Ainsi, entre 1529, début du *djihād*, et 1597, date de la mort de l'empereur Sartsa Dengel et du commencement des guerres civiles, la politique impériale fut axée sur la défense contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. L'empereur Galawdewos mena avec grand succès la lutte contre les musulmans, en particulier ceux de l'État d'Adal-Harar. De vastes régions du sud (Dawāro, Wağ) furent réintégrées à l'Empire (à vrai dire pour tomber bientôt entre les mains des Oromo). L'ancien contact avec le Sud-Ouest fut renoué, l'influence de la culture chrétienne-amharique se fit à nouveau sentir dans cette région et les Oromo en furent repoussés, du moins temporairement. Sous l'impulsion du successeur d'Ibrāhīm Grañ, l'émir Nūr ibn Muğahid, guerrier courageux et habile politique, les musulmans d'Adal-Harar, malgré une famine et des épidémies qui firent des ravages dans une population déjà décimée, se mesurèrent une fois encore avec l'empire chrétien. L'armée éthiopienne, mal préparée, fut battue au cours d'une attaque contre Adal en 1559 et l'empereur Galawdewos tomba sur le champ de bataille, mais c'en était fait de la puissance islamique. En quelques décennies, les États et la culture islamiques disparurent de la scène dans cette région. Il ne resta que la ville fortifiée de Harar et le petit sultanat d'Awssa, dans l'oasis deltaïque de l'Awache, protégé par les terres désertes environnantes⁴³. L'empereur Minas (1559-1563), successeur de Galawdewos, dut surtout combattre les Turcs qui, de leurs bases de la mer Rouge (Massawa, Sawākin), tentèrent à plusieurs reprises de prendre pied sur les plateaux éthiopiens. Sartsa Dengel (1563-1597), fils de Minas, qui monta sur le trône encore enfant, passa sa brève existence et son règne relativement long à mener des campagnes

41. J. Perruchon, 1893, p. 149.

42. Monti della Corte, 1945.

43. P. V. Paulitschke, 1888; E. Cerulli, 1931, 1936 et 1942; E. Wagner, 1979.



24.4. Le château de Gondar, la capitale éthiopienne construite par l'empereur Fasilidas.
[© Werner Forman Archive, Londres.]

incessantes dans toutes les directions. Les Oromo, toujours plus nombreux et plus forts, sans constituer une menace aussi grave que les armées du *djihād*, n'accordaient jamais de répit à l'Empire⁴⁴.

De véritables croisades d'une violence épouvantable furent menées pour annihiler les Éthiopiens de confession juive habitant les régions du plateau septentrional, principalement Samen, Waggara, Dambiya, Belasa, Sallam et Sagade, où naguère ils avaient vécu sous la conduite de leurs propres chefs et joui d'une certaine autonomie. Leurs ancêtres avaient été vraisemblablement convertis par des missionnaires juifs dès avant l'introduction du christianisme. À la différence des Juifs d'autres régions du monde, ils étaient complètement intégrés à la culture environnante, au point que leurs livres sacrés (l'Ancien Testament, par exemple) n'étaient pas écrits en hébreu mais en guèze, la langue littéraire et liturgique de l'Éthiopie.

44. La chronique de l'empereur Sartsa Dengel ne rend compte que des guerres. C. Conti Rossini, 1907.

On ignore pourquoi cette guerre religieuse éclata alors que l'Empire se trouvait aux prises avec des ennemis extérieurs. Les Juifs durent choisir entre le christianisme ou l'extermination. La description de ces guerres, comme celle de l'anéantissement des chrétiens par les armées musulmanes du *djihād* une génération auparavant, est un des chapitres les plus sombres de l'histoire éthiopienne. Malgré leur courage héroïque, les adeptes du judaïsme furent pratiquement exterminés, la majorité refusant de se convertir et beaucoup préférant se tuer. Les quelques survivants, privés de leurs droits civiques et dépossédés de leurs terres, durent changer de métier. Ainsi, le mot Falasha utilisé pour désigner les Éthiopiens de religion juive devint par la suite synonyme de forgeron, potier, charpentier, tisserand et, d'une manière générale, de travailleur spécialisé. Malgré l'importance de leur métier, ces hommes furent marqués d'un stigmate dans une société où l'idéal était l'homme libre et indépendant qui jamais ne travaillait pour quiconque en échange d'un salaire. Ainsi, la déchéance sociale allait de pair avec la persécution religieuse⁴⁵.

Il est surprenant de constater que l'Empire éthiopien, occupé par des combats furieux et incessants pendant près de trois générations, trouva la force non seulement d'affronter les Turcs au nord, les musulmans de l'Adal à l'est et les Oromo au sud et dans le Centre, mais encore de contraindre, par de massives campagnes dans le Sud-Ouest, les grands États d'Enarya, de Boša et de Kaffa (Gomar) à accepter plus qu'une reconnaissance symbolique de sa souveraineté et à renouer des liens avec l'Église éthiopienne et la culture de l'Éthiopie septentrionale. L'auteur de l'*Histoire des Galla* (vraisemblablement chapelain à la cour de l'empereur Sartsa Dengel), faisant la chronique des guerres qui furent de si grande conséquence pour l'évolution future du Sud-Ouest éthiopien, se borne à signaler qu'au cours d'une campagne, l'Empereur ne parvint pas à attirer les Oromo dawé sur le champ de bataille parce qu'ils s'étaient retirés.

« Faute d'ennemis de chair et de sang, l'Empereur décida de combattre le Diable et captura les âmes de ces gens que l'on nomme Inariya [Enarya], Boša, Gomar. À l'injonction : "Faites-vous chrétiens !", ils obéirent et reçurent le baptême⁴⁶. » Bien entendu, l'auteur des chroniques impériales consacre un grand nombre de pages à cet important événement qu'est un baptême collectif. Ce témoin oculaire expose de manière très vivante à quel point les Amhara étaient convaincus de leur mission, et de leur supériorité, en tant que dispensateurs de la foi chrétienne et du concept impérial. Sartsa Dengel avait offert de réduire de moitié le tribut dû par les Enarya s'ils se faisaient tous chrétiens. Pressé par l'Empereur et songeant aussi à l'appui qu'il pouvait en attendre contre les Oromo dont la force ne cessait de croître, le roi Badančo d'Enarya décida de se faire baptiser. La cérémonie fut organisée en grande solennité pour le roi et tout son peuple en même temps. L'empereur d'Éthiopie lui-même, « le nouvel apôtre, le nouveau Constantin, qui ferme

45. W. Leslau (1951) donne une bibliographie complète sur les Falasha. Voir J. M. A. Flad, 1869.

46. C. Conti Rossini, 1907, p. 140; A. W. Schleicher, 1893, p. 31.

les temples des idolâtres et ouvre les églises », fut le parrain du roi d'Enarya et ses Anciens furent les parrains des nobles d'Enarya. Les plus hauts dignitaires ecclésiastiques de la Cour éthiopienne officiaient. Le chroniqueur, moine de son état, ne fait pas un simple panégyrique quand il s'écrie : « Oh, combien de joie l'empereur chrétien eut ce jour-là pour les âmes des croyants qui reçurent le baptême ce même jour ! Donnons dans l'allégresse, ces mots de louange à notre empereur Sartsa Dengel : Toi qui enseignes les peuples, toi qui obéis à la loi chrétienne, non par peur du glaive, mais dans l'espoir d'entrer au Royaume des cieux⁴⁷. »

Après la pompe solennelle du baptême et l'offrande de robes et de parures aux Enarya, l'Empereur fixa les règles ecclésiastiques et donna au pays des « maîtres orthodoxes », les prêtres et diacres qui firent partie de l'Église fondée par le roi Badančo, désormais dénommé *Zamaryam* (voué à Marie). Peu de temps après, le roi des Boša, voisins des Enarya, fut baptisé à son tour et reçut le nom de Georges. Ces épisodes, et d'autres analogues survenus peu de temps avant 1600, représentent le chant du cygne de l'expansion impériale, qui n'allait jamais plus se reproduire sous cette forme. (Malgré leur courageuse résistance, les Enarya furent conquis par les Oromo en 1710, leur roi fuyant avec une partie de la population à Kaffa, plus au sud.) Les traditions orales qui, de nos jours, survivent encore chez les peuples éthiopiens du Sud-Ouest permettent de conclure que les contacts établis sous le règne de Sartsa Dengel eurent un effet exceptionnellement durable et stimulant sur le pays et sa civilisation. L'Éthiopie du Sud fut la scène du dernier triomphe de l'expansionnisme impérial et le théâtre d'échanges culturels fructueux.

Il faut parler maintenant d'un épisode beaucoup plus important pour l'Empire que tous les faits politiques et militaires dont l'État chrétien sortit finalement victorieux, l'événement idéologique qui se déroula près d'un siècle durant de 1542 à 1632, sur le sol éthiopien, à savoir le conflit avec l'Église catholique.

La création de la Société de Jésus (les Jésuites), en 1540, donna à l'Église catholique un instrument extrêmement efficace non seulement pour mener la Contre-Réforme en Europe mais également pour convertir les « païens » et ramener dans son giron les églises chrétiennes « hérétiques » affranchies du dogme et de l'autorité de Rome. Outre les missions en Inde, en Chine et au Japon sous la conduite de l'illustre saint François-Xavier, la réintégration de l'Église du Prêtre Jean fut considérée comme une tâche importante. Dès avant 1540, il y avait eu des échanges épistolaires entre les rois portugais et les empereurs éthiopiens. Ces contacts furent mis à profit après cette date. L'élément déterminant fut, bien entendu, la présence en Éthiopie de membres du corps expéditionnaire portugais restés sur place avec leur famille. Il y eut d'abord l'épisode extraordinaire d'un certain João Bermudez qui, après avoir pris part à la deuxième mission portugaise (1520-1526), en qualité de barbier selon certains, se présenta à nouveau dans le pays en prétendant que le pape l'avait ordonné patriarche romain d'Éthiopie. Puis, en 1557, Andrea

47. C. Conti Rossini, 1907, p. 144.

da Oviedo fut consacré évêque et envoyé en Éthiopie avec d'autres jésuites portugais pour préparer la réintégration, c'est-à-dire l'union de l'Église orthodoxe avec Rome. Ses échanges de vues avec le clergé éthiopien et, surtout, avec l'empereur Galawdewos servirent peu la cause de la foi catholique en Éthiopie mais donnèrent au souverain l'occasion de faire un brillant exposé de la religion éthiopienne, connu dans l'histoire comme « la confession de Galawdewos » (*haymanota* Galawdewos).

C'était la première fois en Afrique qu'une voix s'élevait pour faire observer que le christianisme est une religion sans limites temporelles ou spatiales, et dont aucun peuple d'aucun continent ne peut prétendre que sa propre interprétation soit la seule vraie. Tout à la fois plein d'assurance et de tolérance, voici que le chrétien africain affronte son coreligionnaire européen. Il remet celui-ci à sa place lorsque, par exemple, il démontre que certaines coutumes et pratiques de l'Église éthiopienne ne sont ni « païennes » ni « juives », mais ont leur origine dans la culture populaire éthiopienne tout comme la culture européenne s'est exprimée dans la chrétienté européenne: « Pour ce qui est de la circoncision, nous, les Éthiopiens, ne nous faisons pas circoncire comme les Juifs, car nous savons ce que Paul, cette source de sagesse, en a dit [...]. La circoncision se pratique chez nous tout simplement comme une coutume de notre pays, tout comme les Nubiens s'entaillent le visage ou les Indiens se percent les oreilles. Nous suivons donc, ici, non point la loi de Moïse mais une habitude humaine. [...] Pour ce qui est de la consommation du porc (plus exactement l'interdiction d'en manger), il se trouve que nous pouvons observer la loi de Moïse comme les Juifs. Nous ne tenons pas en horreur ceux qui en mangent, nous ne les considérons pas comme des impurs, mais s'il est quelqu'un qui n'en mange pas, nous ne le forçons pas à la faire. [...] Certains préfèrent le poisson, d'autres la volaille, d'autres encore ne mangent pas de mouton. Que chacun écoute son cœur, même si les penchants et les désirs des hommes sont différents. [...] Pour les purs, tout est pur, et comme dit Paul, celui qui croit vraiment peut manger de tout. » Le même texte explique aussi comment les chrétiens d'Éthiopie observent le sabbat en célébrant ce jour-là la Sainte Communion et par une agape (*mahabbar*), qui est une « fête de l'amour » associée à la Cène⁴⁸.

Sous le règne de l'empereur Sartsa Dengel, les Jésuites se virent attribuer un centre à Fremona, près d'Adwa dans le Tigré. Ils furent autorisés à y vivre dans la liberté la plus totale et à entreprendre — non sans succès — des activités missionnaires. Oviedo mourut en 1577 et son successeur ne fut pas nommé avant de nombreuses années, car les Turcs contrôlaient les ports de la mer Rouge et faisaient prisonniers tous les Portugais. Enfin, en 1603, un Espagnol, Pedro Paez, vint prendre la tête de la mission après un dangereux voyage de plusieurs années. Ce missionnaire, sans aucun doute le plus remarquable de l'époque, était en même temps un homme d'une rare tolérance. Aussi, les Éthiopiens s'engagèrent-ils dans des discussions théolo-

48. H. Ludolf, 1681, vol. III, chap. 1.

giques extrêmement stimulantes : la joute forçait l'Église éthiopienne à sortir de sa torpeur. Ces années de débats comptent parmi les plus vivantes de son histoire. Pour se mettre à la portée du peuple, l'Église alla jusqu'à mener et transcrire les débats théologiques en langue amharique. Cette innovation prit fin après la Restauration de 1632, où fut réintroduite la langue officielle de l'Église, le guèze, aussi peu compris des masses éthiopiennes que le latin par les paysans européens de l'époque. Les effets bénéfiques de ces échanges furent sans lendemain et le débat constructif se transforma bientôt en hostilité ouverte entre les factions orthodoxe et catholique⁴⁹.

À cette époque, la littérature de l'Éthiopie connut un remarquable renouveau et les écrits d'alors, de caractère théologique et historique surtout, comptent parmi les créations les plus importantes de la production éthiopienne en général. Les ouvrages théologiques que l'on peut mentionner sont : *Fekkare Malakot* [L'explication de la Divinité], qui traite du problème de la connaissance de Dieu ; *Mazgaba Haymanots* [Le trésor de la foi] qui, comme *Sawana Nafs* [Le refuge de l'âme], résume les arguments du clergé orthodoxe en faveur de la doctrine monophysite, ou *Haymanota Abaw* [La foi des Pères], recueil universel traduit de l'arabe copte et ayant le même objet. Un des témoignages importants de cette époque turbulente est l'ouvrage qui raconte, sur un mode très vivant, l'histoire et les souffrances de la religieuse Walatta Petros, morte en 1644 après une existence presque entièrement consacrée à la lutte contre le dogme catholique. Pour la réintégration des chrétiens qui avaient temporairement embrassé la foi islamique, fut écrit le *Mashafa Keder* [Livre de l'impureté], qui traite des rites d'expiation tandis que le *Mashafa Nesseha* [Livre de la pénitence] était traduit de l'arabe⁵⁰.

Il faut signaler un auteur éminent, Enbakom (Habakuk), arabe musulman converti au christianisme qui, dans la hiérarchie de l'Église éthiopienne, fut élevé au rang d'abbé du célèbre monastère Dabra-Libanos et devint *eage*, chef suprême du clergé éthiopien. On lui doit le remarquable ouvrage intitulé *Ankasa Amin* [La porte de la foi], défense du christianisme contre l'islam, dans lequel il cite constamment le Coran pour prouver la vérité de la foi chrétienne. En outre, en traduisant *Barla'am et Josaphat*, Enbakom mit une œuvre importante de littérature orientale à la portée du peuple éthiopien. C'est peut-être lui, également, qui adapta en éthiopien *Zena Eskender* [Chant d'Alexandre] dont l'influence sur l'Éthiopie en général est bien plus considérable qu'on ne le croit généralement⁵¹.

Les trois relations (annales) des règnes des empereurs Galawdewos, Sartsa Dengel et Susenyos et la brève *Histoire de Galla*, du moine Bahrey, comptent également parmi les productions littéraires les plus importantes de ces périodes. (Bahrey a, peut-être aussi, écrit la chronique de Sartsa

49. La chronique abrégée observe avec laconisme pendant le règne de Susenyos : « il s'était révolté pour les Francs » (c'est-à-dire la foi catholique), « le peuple a péri dans le Wağ à cause des Francs » ; « il a péri à cause des Francs », etc. Voir R. Basset, 1882, p. 129.

50. E. Cerulli, 1968, p. 145.

51. *Ibid.*, p. 125 ; L. Ricci, 1969-1971 et 1971.

Dengel.) Ces ouvrages se caractérisent par une présentation vivante, un style personnel et un engagement marqué, le ou les écrivains ayant conscience de représenter l'Empire⁵².

L'empereur Sartsa Dengel avait désigné, pour lui succéder, le fils de son frère, Za Dengel, alors majeur, car son propre fils Ya'ekob était encore un enfant; mais sa veuve, avec l'aide de dignitaires influents, réussit à hisser ce dernier sur le trône. Une révolte et une guerre civile s'ensuivirent. Finalement, Za Dengel l'emporta mais il commit l'imprudence de conclure précipitamment une alliance avec la mission catholique et les Portugais, encore influents dans le pays, et de déclarer sa soumission au pape, à la suite de quoi l'*abuna* (ou métropolite de l'Église éthiopienne) délia les sujets de leur serment d'allégeance et excommunia l'empereur. La guerre civile éclata de nouveau, Za Dengel périt au combat et Ya'ekob, rétabli sur le trône, régna jusqu'au jour où, grâce à sa supériorité politique et militaire, un arrière-petit-neveu de Sartsa Dengel, Susenyos, réussit à se faire proclamer empereur et à rétablir l'ordre et la paix.

Le sacre de Susenyos (1607) marqua le début de la phase finale de la rivalité entre l'Église orthodoxe éthiopienne et l'Église missionnaire catholique. Pendant les cinq premières années de son règne, Susenyos élimina, dans une série de campagnes victorieuses, les ennemis les plus dangereux de l'Empire, aussi bien nationaux qu'étrangers: les quelques Falasha existant encore furent exterminés, les Agaw (population autochtone de l'Éthiopie centrale et occidentale qui, jusque-là, avait bénéficié d'une certaine autonomie) furent définitivement soumis et, enfin, les Oromo essuyèrent de tels revers qu'ils se tinrent tranquilles pendant très longtemps. Les talents exceptionnels du chef de la mission jésuite, Pedro Paez, théologien, prédicateur, professeur et architecte, lui avaient ouvert l'accès à la cour impériale et, sous l'emprise de cette forte personnalité, l'empereur pencha de plus en plus vers le catholicisme. Cette tendance fut encore plus nette lorsque son influent frère, le ras Se'ela Krestos, devint officiellement catholique en 1612 et créa une mission catholique dans sa province de Godjam. Faisant fi des remontrances de l'*abuna*, qui le menaçait d'excommunication, l'Empereur embrassa lui aussi la religion catholique en 1622. Pedro Paez mourut peu de temps après⁵³.

La lutte entre les deux doctrines et les deux civilisations, menée jusqu'alors avec des armes intellectuelles et dans le respect mutuel, tourna à la guerre ouverte. Alphonso Mendez, le nouvel évêque espagnol dépêché par le pape, était l'opposé même de son prédécesseur, si tolérant et plein de compréhension. Son sectarisme et son arrogance suscitèrent inévitablement une réaction hostile dans un pays épris de liberté et qui, au cours des siècles, avait entretenu des liens étroits avec sa propre Église nationale. Sous la protection de l'empereur, et avec la logique et l'intolérance obstinées d'un jésuite de son temps, Mendez entreprit de remettre l'Église

52. J. Perruchon, 1893; C. Conti Rossini, 1907; A. W. Schleicher, 1893.

53. P. Pais, 1945-1946; J. Lobo, 1728; B. Tellez, 1710.

éthiopienne sur ce qui était à ses yeux le droit chemin. Tous les prêtres éthiopiens durent subir une nouvelle ordination et toutes les églises une nouvelle consécration. Les décorations intérieures des bâtiments religieux furent modifiées selon le modèle européen. Le calendrier fut européanisé, la circoncision interdite et un nouveau baptême imposé à tous les Éthiopiens. « Tout fut fait pour contrarier non seulement le clergé mais aussi le simple fidèle⁵⁴. »

Deux incidents provoquèrent une hostilité particulière : Mendez fit expulser du monastère de Dabra Libanos les restes d'un abbé très vénéré, sous prétexte que le corps d'un schismatique était une profanation, et une femme fut accusée de sorcellerie, à la façon européenne (jusqu'alors l'Éthiopie ignorait les procès pour sorcellerie, fléau de l'Europe au début des temps modernes).

Contre la nouvelle Église détestée, les révoltes se multiplièrent, se faisant particulièrement violentes dans les provinces centrales du Bagemder, du Lasta et de Wağ. L'empereur, tant aimé autrefois, à qui le pays devait la paix, devait maintenant dompter ses sujets par des guerres sanglantes et que le fanatisme des jésuites aggravait encore. En 1632, une nouvelle grande bataille eut lieu, dont l'empereur sortit victorieux, avec de lourdes pertes de part et d'autre. Le prince héritier Fasilidas, chevauchant sur le champ de bataille au côté de son père, désigna les corps des rebelles et dit : « C'était naguère tes loyaux sujets ! » L'empereur, dont les doutes avaient grandi, s'effondra et abdiqua, en faisant la proclamation suivante : « Oyez, oyez ! Nous vous avons d'abord donné cette foi, la croyant bonne. Mais d'innombrables hommes ont péri [...], et maintenant ces paysans. En raison de quoi nous vous restituons la foi de vos ancêtres. Que l'ancien clergé retourne aux églises, qu'il réinstalle ses autels, qu'il suive sa propre liturgie. Et réjouissez-vous⁵⁵. »

Brisé, Susenyos mourut peu de temps après. C'était la fin de la mission catholique. Ceux qui avaient adopté la nouvelle religion revinrent en masse à la foi traditionnelle. Le nouvel empereur, Fasiladas, fit déporter les jésuites et quiconque d'entre eux resta dans le pays malgré le décret impérial fut mis à mort. Les Éthiopiens, et leurs chefs les plus en vue, dont le *ras* Se'ela Krestos, furent exécutés. En s'employant à consolider l'Empire et à éliminer toute influence étrangère, Fasiladas alla jusqu'à conclure avec le gouverneur turc de Massawa un accord par lequel ce dernier s'engageait à exécuter, contre récompense, tout missionnaire européen touchant terre à Massawa. Ainsi prit fin, par la faute des Européens, un contact entre l'Afrique et l'Europe qui avait duré cent ans, d'abord enrichissant, puis purement négatif. Les frères chrétiens d'outre-mer, d'abord accueillis en amis secourables, ne furent plus évoqués par les Éthiopiens que comme « les loups de l'Ouest⁵⁶ ».

54. A. H. M. Jones et E. Monroe, 1978, p. 97.

55. R. Basset, 1882, p. 132 ; A. H. M. Jones et E. Monroe, 1978, p. 98.

56. H. Ludolf, 1681, vol. III, chap. 13.

L'Empire éthiopien s'isola alors délibérément du reste du monde et mit volontairement en place une politique de stabilisation qui, à la fin du siècle, entraîna la stagnation. L'installation d'une résidence impériale permanente à Gondar, dans le centre militairement protégé de l'Empire, s'inscrivit dans ce processus. Bien que les vastes campagnes militaires et les importantes migrations des Oromo cessassent progressivement et qu'un grand nombre d'entre eux fussent assimilés à la civilisation de l'Éthiopie chrétienne, il ne fut plus possible de poursuivre une politique dynamique et conquérante à partir de Gondar. Il n'y a donc pas grand chose à dire de l'activité politique de l'Éthiopie chrétienne au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle. Pendant le règne de l'empereur Yohannes (1667-1682), les rares Éthiopiens catholiques qui restaient furent contraints d'accepter la foi orthodoxe ou de quitter le pays. On était arrivé à un certain *modus vivendi* avec les musulmans : les adeptes de l'islam vivant en Éthiopie chrétienne — principalement des *gabarti* (marchands) — étaient autorisés à pratiquer leur religion sans contrainte mais devaient vivre dans des lieux à part.

Iyasu I^{er} (1682-1706) fut le dernier de ces grands empereurs qui purent exercer leur pouvoir sans contrainte. Il fit une ultime tentative — hélas vaine — pour renouer le contact avec l'Éthiopie du Sud-Ouest et se rendit même en Enarya. L'Empire n'avait alors, ni dans le pays ni hors de ses frontières, d'ennemis capables de le menacer. L'important port de Massawa, théoriquement une possession turque placée sous le contrôle d'un gouverneur *bēdja* (*nā'ib* d'Arkiko), restait ouvert au commerce avec l'Éthiopie. Mais après la mort d'Iyasu I^{er}, les faiblesses internes entraînèrent la désintégration de l'Empire qui dégénéra en anarchie totale aux alentours de 1755⁵⁷.

Au cours de cette période, la vie culturelle et intellectuelle fut une dernière fois florissante. C'est surtout le patronage de la Cour impériale de Gondar qui stimula les arts et les sciences (ce qui fait que l'on parle maintenant de la période gondarienne de l'art éthiopien). Plus que jamais, ils se révélèrent être l'apanage d'une élite restreinte, une « superstructure » dominante la culture populaire paysanne. Dans le cadre du présent chapitre, il ne nous est pas possible de rendre pleinement compte des différents aspects de la vie intellectuelle de l'époque — notamment parce que la richesse extraordinaire des réalisations culturelles n'a pas été suffisamment reconnue ni, à plus forte raison, divulguée. Nous limiterons nos observations à la littérature, à l'architecture et à la peinture.

Par rapport au grand siècle précédent, la littérature manque d'originalité, prenant un caractère édifiant ou courtois, et se composant surtout de traductions de l'arabe copte. Deux écrits sont dignes d'être mentionnés : le *Faws Manfasawi* [La médecine spirituelle], livre de dévotion sur les pénitences, et le *Fetha Nagast* [La juridiction des monarques], recueil de lois et d'instruc-

57. La période suivante, qui va jusqu'à 1855, année du couronnement de Théodoros, est par conséquent appelée, par allusion au Livre des juges de l'Ancien Testament, « l'ère des princes/ juges » *Zamana Masāfent*.

tions tirées du droit ecclésiastique, civil et constitutionnel et destinées aux communautés coptes d'Égypte. Bien qu'il ait été, par la suite, souvent cité par des écrivains européens, cet ouvrage n'a jamais eu d'importance pratique en Éthiopie. Non seulement la traduction était exceptionnellement truffée d'erreurs et d'inexactitudes, mais les instructions de ce codex s'appliquaient mal à l'Éthiopie. Enfin, cette période fut celle de la création d'un grand nombre d'hymnes sacrés à la louange de la Sainte-Trinité, de Jésus-Christ, de la Vierge Marie, des saints et des anges. Leurs noms diffèrent selon le mètre ou l'origine du poème; *deggwa*, *kene*, *malke'e* ou *salam*⁵⁸.

Les arts graphiques furent eux aussi marqués par l'influence de la cour. Les célèbres églises troglodytiques, qui figurent parmi les créations les plus importantes et les plus originales de la civilisation de l'Éthiopie chrétienne, continuaient d'être taillées dans le roc à la fin du XV^e siècle, non seulement dans les centres principaux de Wağ, Lasta et Geralta mais également dans de nombreuses provinces plus méridionales. On n'en connaît pas encore le nombre exact et on n'en possède pas de description précise. Ce type de construction fut définitivement abandonné après 1500, vraisemblablement en raison des guerres de religion⁵⁹. Fit alors son apparition mais plus tard, après 1632, à Gondar surtout et très peu ailleurs, un tout autre type de construction: immenses châteaux, bibliothèques, chapelles et annexes des palais des empereurs et des membres de la famille impériale. La forme de ces édifices révèle souvent que des modèles étrangers étaient suivis. La plupart d'entre eux ont vraisemblablement été construits par des maçons indo-portugais issus de régions proches de Goa sous influence portugaise et qui étaient venus en Éthiopie dans le cadre de la mission portugaise. Le déclin progressif de l'Empire, la destruction de la cité de Gondar par Théodoros et les derviches, ainsi que plusieurs siècles de laisser-aller ont totalement dépouillé ces bâtiments de leur ornementation architecturale et de leur précieuse décoration intérieure. Tout ce qui subsiste de nos jours, ce sont des murs nus ou des ruines qui ne donnent guère d'idée sur le niveau de civilisation de l'époque⁶⁰. Pendant toute la restauration, les contacts culturels avec l'Inde ont dû être nombreux, mais on n'en sait pas grand-chose. Ainsi, par exemple, sur les images religieuses l'empereur éthiopien apparaît vêtu de la robe de cour des Grands Moghols de Delhi⁶¹.

La peinture éthiopienne s'est exprimée principalement sous deux formes: peintures murales d'église et enluminures de livres sacrés (par rapport à ces productions, les quelques peintures sur bois des rétables mobiles, de grande qualité il est vrai, ont peu d'importance quantitative). Dans ce qui a été conservé jusqu'à nos jours, peu de peintures murales exécutées directement sur la pierre ou bien sur toile de coton fixée aux murs sont antérieures

58. E. Cerulli, 1968, p. 162.

59. R. Sauter, 1963.

60. Monti della Corte, 1945.

61. Par exemple, sur plusieurs icônes de l'Institut des études éthiopiennes à l'Université d'Addis-Abeba.



24.5. Peinture copte sur tissu représentant la Vierge et l'Enfant, Gondar.
[© Werner Forman Archive, Londres. Musée d'Addis-Abeba.]

au XVII^e siècle. En revanche, on dispose d'un grand nombre de manuscrits qui remontent jusqu'au XIV^e siècle, de sorte que l'on suit facilement l'évolution de l'enluminure. La peinture éthiopienne s'est toujours caractérisée par deux traits : l'empressement à adopter des modèles et des motifs étrangers et l'habileté à les transformer en des créations typiquement éthiopiennes. Chacune des grandes époques de l'histoire éthiopienne a donné naissance à des styles tout à fait caractéristiques⁶².

Vers 1500, l'enluminure avait atteint son apogée qui correspondait à celui de la civilisation de l'Éthiopie chrétienne et à celui de l'Empire éthiopien. Les personnages extrêmement stylisés des peintures de l'épo-

62. J. Leroy, S. Wright et O. A. Jäger, 1961 ; J. Leroy, 1967, O. A. Jäger, 1957.



24.6. Peinture copte sur tissu représentant saint Georges et le dragon, Gondar.
[© Werner Forman Archive, Londres. Musée d'Addis-Abeba.]

que sont empreints d'une majestueuse dignité et révèlent également une exceptionnelle profondeur de sentiment. Indépendamment du texte qu'elle illustre, cette iconographie visait à émouvoir par la vigueur de sa représentation et à renforcer le dévot dans ses croyances. Tous ses peintres étaient bien soumis à un canon, mais ils jouissaient d'une grande liberté artistique d'exécution qui laissait sans mal transparaître leur personnalité⁶³. Les peintures de la seconde moitié du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle sont de nature très différente. Elles reflètent la multiplicité des influences étrangères qui pénétraient en Éthiopie et sont les témoins muets d'un

63. Je me réfère aux miniatures non publiées des manuscrits de Birbir Maryam (Gamu) ou aux peintures reproduites dans J. Leroy, 1967 (pl. VI-XV).



24.7. Peinture murale du XVIII^e siècle, dans l'église de Dabra Birhan, Gondar.
[© Werner Forman Archive, Londres.]

intense conflit intellectuel. Le mode de représentation de la Crucifixion adopté par plusieurs peintres éthiopiens en est un exemple éloquent : c'est une copie de la célèbre gravure sur bois du peintre et illustrateur allemand Albrecht Dürer, une des scènes de la *Petite Passion*. En 1591, l'office de la Propaganda Fide à Rome avait imprimé un *Evangelium arabicum* pour appuyer le travail missionnaire catholique en Orient et l'avait illustré de nombreuses gravures sur cuivre, dont entre autres certaines déjà anciennes, de Dürer. Des exemplaires de cet ouvrage parvinrent en Éthiopie à la faveur de la mission portugaise et devinrent les principaux sujets d'inspiration des miniaturistes⁶⁴. Toutes les peintures de cette époque montrent à quel point

64. H. Buchthal, 1960.



24.8. Fresque copte du XVIII^e siècle représentant l'enfer et le diable, dans l'église de Dabra Birhan, Gondar.
[© Werner Forman Archive, Londres.]

les Éthiopiens savaient intégrer les modèles étrangers à leur propre culture. Elles sont aussi l'expression vivante d'un âge turbulent, marqué par un conflit avec des formes étrangères qui ne s'accordaient pas vraiment avec l'art éthiopien traditionnel.

Par leur élégance raffinée et la grâce de leurs formes, les peintures de la restauration, la période gondarienne, surpassent en fin de compte toutes les autres (beaucoup s'inspirent, elles aussi, de modèles européens). Elles reflètent les splendeurs évanescentes de l'Empire et s'adressent à une société de courtisans épris de leurs formes élégantes et de plus en plus conventionnelles. Elles sont l'œuvre d'artistes mêlés à la vie de la cour. Des tableaux tels que le *Christ sur le mont des Oliviers* représentent un sommet de la peinture de cette période : personnages artistiquement campés, couleurs

soigneusement équilibrées, amour du détail. Dans ce que l'on appelle la seconde période gondarienne, qui commence vers 1700, la création artistique s'affaiblit de plus en plus et dégénéra finalement en un canon de simples formes répétitives⁶⁵.

Le Sud-Ouest éthiopien : l'apparition d'une culture nouvelle et d'États nouveaux

Les textes chrétiens et islamiques nous renseignent assez bien sur les relations de l'empire chrétien avec le Sud-Est éthiopien entre 1500 et 1700, même à des époques plus anciennes (voir ci-dessous). Dès la première moitié du XIV^e siècle, les Hadiyya, qui à l'époque habitaient encore les monts du Tchertcher et leurs franges méridionales, apparaissent nommément dans la légende impériale éthiopienne, le *Kebra nagast*. Les chroniques des empereurs Amda Seyon (1314-1344) et Zara Yakob (1434-1468) retentissent des conflits avec les États islamiques de l'Est et du Sud-Est⁶⁶. Les sources écrites sont beaucoup plus pauvres pour l'Ouest et le Sud-Ouest, correspondant aux actuelles provinces de Wallaga, Ilubabor, Kaffa, Gamo-Gofa, et aux régions de l'ouest et du sud-ouest du Shoa et du Sidamo-Borana. Il est vrai que les célèbres chants à la louange de certains empereurs du XV^e siècle mentionnent les noms de peuples et d'États qui payaient alors un tribut à l'Empire éthiopien. Mais pouvons-nous les identifier aux peuples et aux homonymes du XIX^e siècle? Les noms changent, les migrations les colportent dans des régions lointaines. Rappelons ceux des peuples les plus importants: les Enarya, les Boš(a), les Djinjero, les Kambat(a), les Ennamor, les Coucha (Kuçça), les Zergo, les Walamo, les Gamo, les Halaba, les Gudela, les Wağ et, enfin, les Damot et leur roi Motolomi (ou Motilami)⁶⁷.

Les textes ne permettent pas de préciser l'influence exacte qu'a exercée dans cette région l'Éthiopie chrétienne, outre la domination purement politique et l'extorsion de tributs. On attachera un intérêt particulier à l'histoire semi-mythique de sainte Takla Haymanot (début du XIV^e siècle) qui raconte dans le détail comment celle-ci s'est rendue à Damot pour baptiser le «roi Motolomi». Il se peut que le mot roi n'ait pas été un vrai titre et l'emplacement de Damot n'a pas encore été déterminé avec exactitude. Peut-être était-ce Walamo (Wolayta) comme le veut la tradition orale. Mais Damot est le nom de plusieurs districts et de plusieurs montagnes du sud de l'Éthiopie⁶⁸. Ce qu'il reste des annales de l'empereur Zara Yakob ne dit à peu près rien de ses campagnes militaires et missions religieuses dans le Sud

65. O. A. Jäger, 1957, pl. 17 et 18; J. Leroy, 1967, pl. LIX et LX; E. Hammerschmidt, 1977, p. 121-127 et 138-155.

66. G. W. B. Huntingford, 1965, *passim*; J. Perruchon, 1893, *passim*.

67. E. Littmann, 1914.

68. À l'ouest du Godjam, dans le Wolayta, le Čanģero, le Basketto et le Koyša (Kaffa).

éthiopien. Son nom survit toutefois dans les traditions orales de la région où, parfois déformé en *Zerako*, il est devenu synonyme d'empereur. La Chronique de l'empereur Galawdewos mentionne très brièvement ce qui se passa dans le Sud. On retiendra, pour finir, le récit remarquable de l'expédition de Sartsa Dengel à Enarya (voir plus haut).

Quelles furent les véritables conséquences de ces contacts militaires, religieux et culturels entre le Nord et le Sud? Les traditions orales encore vivantes dans le sud de l'Éthiopie sont une mine de données historiques qui, malheureusement, n'ont pas encore été toutes recueillies. Les études généalogiques, les analyses culturelles et les découvertes archéologiques constituent également de précieuses clefs pour l'interprétation de ces événements et de leurs conséquences. Elles montrent que l'influence du Nord sur le Sud a été assez profonde pour donner naissance à une culture nouvelle.

À défaut d'autres possibilités, c'est seulement par l'étude de la culture contemporaine des groupes ethniques vivant en marge de l'œcuménisme éthiopien et ayant échappé à l'influence du Nord jusqu'à une époque récente que l'on peut déduire la situation culturelle de l'Éthiopie du Sud avant le XV^e siècle, c'est-à-dire avant que le Nord ne commençât à exercer son influence: ces groupes se trouvent, par exemple, chez les peuples guimirra, ari ou dizi, qui ne sont toujours pas constitués en États ni dotés d'institutions politiques élaborées. Ailleurs, l'impulsion croissante de l'empire chrétien du Nord a seule pu provoquer des changements déterminants. Avant ces transformations, un grand nombre de groupes claniques, petits, voire minuscules, ont dû vivre côte à côte dans le Sud n'ayant pour tout lien que la communauté de langue et de culture, la reconnaissance d'une généalogie commune et, enfin, l'éventuelle vénération d'un grand prêtre ou d'un ancien, qui incarnait l'ensemble des affinités religieuses du groupe ethnique. Ce personnage était entouré d'une certaine aura religieuse parce qu'il descendait du fondateur du groupe, dont la naissance avait été accompagnée par d'heureux présages. On lui attribuait des pouvoirs surnaturels, notamment sur les choses qui importent le plus au monde paysan, par exemple le pouvoir sur la pluie et sur les plantes, et la promesse de riches moissons. À côté de cette fonction religieuse essentielle, il semble que les fonctions politiques de ce dignitaire aient été insignifiantes et même, souvent, à peu près nulles. Bon nombre de ceux qui occupèrent ce poste auraient eu le plus grand mal à faire appliquer leur volonté et à imposer des sanctions. (Il est significatif de constater que des mots tels qu'ordonner, punir et décréter ne figurent toujours pas dans le langage courant de nombreux groupes du sud de l'Éthiopie.) Ces dignitaires représentaient sans conteste leurs communautés, mais les détenteurs réels du pouvoir politique étaient les chefs de clans et les clans eux-mêmes, unités autonomes et indépendantes à l'origine. C'étaient eux qui prenaient les véritables décisions concernant la guerre et la paix, le bien et le mal⁶⁹.

69. H. Straube, 1957.

Avec leur conception rigide de l'État et de la royauté, les conquérants du Nord s'abattirent sur ce monde paysan peu évolué. L'annexion et l'assimilation s'effectuèrent souvent de manière assez pacifique, le Sud reconnaissant la supériorité culturelle du Nord. Ainsi, la conquête de ce qui allait devenir le très important État de Wolayta se serait déroulée de la façon suivante: en 1600, un noble tigréen, du nom de Mika'el, s'en alla vers le sud à la faveur d'une des dernières grandes campagnes de l'empereur éthiopien Sartsa Dengel. Il était accompagné de cavaliers armés et de prêtres chrétiens. Selon la légende, il traversa un torrent impétueux en divisant les eaux à l'aide de sa baguette, tel Moïse, et arriva dans ce qui était encore le petit pays de Wolayta, où il épousa la fille du chef. À la mort de celui-ci, survenue peu de temps après dans des circonstances dont ses descendants parlent défavorablement, Mika'el usurpa le trône. Les Wolayta se soulevèrent et, bien que Mika'el fût valeureux et qu'il se servît de la cavalerie, jusqu'alors inconnue des Wolayta, il aurait été battu s'il n'avait eu recours à une ruse, qui illustre parfaitement la supériorité intellectuelle et l'ingéniosité politique des envahisseurs. Dans les batailles, qui prenaient la forme d'engagements séparés, les gens du Nord, au lieu de lancer des sagaies, lançaient des étoffes à leurs adversaires, qui ignoraient encore le tissage, des colliers et des morceaux de viande. Et les Wolayta s'écriaient: «Si vous êtes riches et puissants au point de pouvoir jeter de tels trésors, alors soyez également nos maîtres!» C'est ainsi que les envahisseurs prirent possession d'un pays qui, sous leur influence, ne tarda pas à changer radicalement de caractère, cessant d'être une contrée rurale insignifiante pour devenir un État dynamique et agressif⁷⁰.

Il fut souvent admis sans discussion que les États monarchiques, mieux armés et disposant d'une cavalerie, au départ inconnue dans le Sud, étaient supérieurs aux communautés ayant une organisation démocratique. Certains groupes auraient même cédé aux envahisseurs et accepté leurs chefs pour nouveaux maîtres. Des peuples, paraît-il, implorèrent la venue d'un prince qui créerait une nouvelle dynastie et fonderait un nouvel État⁷¹.

C'est de cette manière que virent le jour toute une série d'États nouveaux, grands ou petits, qui allaient se souvenir à tout jamais de leurs liens avec le Nord, dont les classes dirigeantes cultiveraient et développeraient fidèlement les traditions du Nord et dont l'organisation et la structure générale seraient jusqu'à nos jours la copie de ce grand modèle.

Outre les formes purement extérieures de l'organisation étatique et de la vie de cour, le mythe de l'Empire éthiopien a également laissé son empreinte. Il associait deux prétentions: être le peuple élu et le royaume de vérité, subjugué et assimiler tous les peuples voisins. L'histoire de l'Éthiopie du Sud telle que nous la livrent quatre siècles de traditions orales est celle d'une vaste expansion de ces jeunes États, qui élargirent leur domination au détriment de petits groupes indépendants ou organisés

70. E. Haberland, 1965, p. 260.

71. *Id.*, 1959, p. 197.

de façon démocratique ou peu systématique, et qui contribuèrent souvent à la fondation de nouvelles dynasties chez leurs voisins. Ce processus entraîna une réaction en chaîne. Ainsi, selon la tradition orale, le premier État gonga, Enarya (ou Hinnaro), fut fondé avant 1500 par un immigrant venu du Tigré (Kaba Seyon). On a mentionné plus haut la conversion au christianisme d'Enarya sous l'empereur éthiopien Sartsa Dengel. En fait, les fondateurs de cet État avaient vraisemblablement été chrétiens et leurs sujets n'avaient que temporairement accepté la religion des dirigeants. Enarya maintint ses contacts avec l'empire chrétien aussi longtemps que possible et resta chrétien jusqu'à son effondrement provoqué par la tension sans cesse croissante exercée par les Oromo. Aux XVI^e et XVII^e siècles, des membres de la dynastie busaso d'Enarya fondèrent d'autres domaines : Boša, qui fut intégré au royaume oromo de Jimma au XIX^e siècle, Kaffa qui passe pour avoir été des générations durant l'État le plus important et le plus puissant de tout le sud-est de l'Éthiopie et, enfin, Chekko (Močča) dans la forêt vierge de la bordure occidentale des hauts plateaux éthiopiens. D'autres groupes gonga ou leur élite dirigeante poussèrent en direction du nord, où ils fondèrent vraisemblablement Bizamo, maintenant disparu, dans le Wallaga. On en trouve des vestiges chez les Afillo-Busase qui vivent au nord de Dembidollo et chez les Šinaša établis le long de l'Abbay⁷².

Les traditions orales rapportent que le royaume de Djinjero fut fondé par des migrants islamiques venus d'Arabie, d'où en fait son véritable nom *Yam gor*, qui signifie terre du Yémen. Par la suite, une dynastie originellement chrétienne de Gondar assumait le pouvoir. Des récits identiques subsistent au sujet de la région occupée par les Ometo : dans le Dawāro, un autre groupe de migrants, se targuant de son origine gondarienne, réussit après des années de lutte à rassembler de nombreuses petites communautés locales en un État puissant.

Vers 1600, le Wolayta fut conquis par les descendants d'un certain Sum Tamben du Tigré. D'autres États, grands et petits, tels que le Kučča, l'Uba, le Zala, le Dorze, l'Amarro et l'Eli, ont des traditions analogues. Des membres de la dynastie gošanaa, vraisemblablement originaires du nord de l'Éthiopie eux aussi, fondèrent au total dix domaines (Gofa, Doko, Balta, Basketto, Oyda, Gozza, Gayla, Abba Malo, Konto et Koyša). Vers 1800, un membre de cette dynamique famille, les Gobe, réussit encore à fonder le Royaume konta dans le *no man's land* entre le Kaffa et le Dawāro et certaines des anciennes familles régnantes de Dizi (Maği) de l'extrême Sud-Ouest peuvent également remonter jusqu'aux immigrants du Tigré⁷³.

Si la structure sociale de l'Éthiopie méridionale se caractérisait, à l'origine, par la coexistence et l'acceptation mutuelle de membres libres et égaux d'un peuple où seuls les chefs religieux, tels que les anciens des clans ou les prêtres de la pluie et les héros guerriers, jouissaient de certains privilèges, qui n'avaient rien d'excessif, la situation changea radicalement dans les États nouveaux sous l'influence des concepts hiérarchiques du Nord chrétien.

72. W. Lange, 1980; V. L. Grottanelli, 1940 et 1941.

73. E. Haberland, 1980.

L'égalité fut remplacée par un système hiérarchique compliqué. Au sommet se trouvait le roi vénéré, inaccessible et souvent invisible pour ses sujets, et qu'entouraient des rituels spéciaux. Les membres de sa famille, sanctifiée, qui jouissaient de privilèges spéciaux comme en haute Éthiopie, occupaient souvent les emplois officiels les plus importants, par exemple ceux de gouverneurs de district ou de grand juge. La pompe et le cérémonial excessifs des maisons royales, qui étaient souvent en flagrante disproportion avec les faibles dimensions du pays ou le petit nombre des sujets, font penser à la mégalomanie des princes européens de l'époque baroque qui essayèrent de reproduire Versailles en miniature. Dans l'Amarro (Amhara), un des royaumes les plus méridionaux, dont la population totale ne dépassa jamais quelques milliers d'habitants, on recensait des centaines de charges publiques et de charges à la cour qui ne représentaient guère que des titres honorifiques. Ces titres, tels que *abeto* (altesse), *mikireččo* (conseiller royal), *gabireččo* (page), sont sans exception des emprunts à l'amharique. À mesure que les royaumes s'étendirent, les maisons royales prirent de l'importance, devenant de puissantes institutions indépendantes composées de centaines de membres, contrastant violemment avec l'institution des grands prêtres et des chefs de clan du temps jadis, qui vivaient de leur propre travail, de celui de leur famille et des dons d'autrui.

Les dimensions que pouvait atteindre une cour royale sont illustrées par l'exemple de Wolayta, au nord du lac Abbaya. La cour royale n'y était pas seulement le centre de la vie politique, elle était devenue également un district sacré, protégé par une multitude de règles rituelles et cérémonielles. Si le roi apparaissait en public, ce n'était qu'à une distance convenable de la foule ou entouré de ses suivants. La protection de la cour royale avec ses trois remparts et ses trois portes, chacune triplement renforcée (selon le modèle classique de la haute Éthiopie), était confiée aux membres de certaines castes (chasseurs, potiers, tanneurs, forgerons) qui surveillaient les entrées, allaient chercher l'eau et le bois de chauffe, gardaient les prisons et les trésors, et matin et soir jouaient des grands instruments (tambours et trompettes) réservés au roi, pour annoncer au monde que le soleil et le souverain s'étaient levés ou couchés. Alors que pendant la journée l'entrée était ouverte sans restrictions à toute personne d'honnête apparence, le soir, tous, à l'exception du roi, de ses femmes et de ses pages, devaient quitter le quartier consacré. Les dignitaires et les serviteurs de la cour se retiraient dans leurs maisons qui se trouvaient tout contre les remparts de l'enceinte royale. De même que seul le roi pouvait tuer (c'est-à-dire abattre des animaux) sur le sol de sa résidence consacrée, de même il était interdit à tout autre que le roi d'exercer ce qui était le deuxième droit par ordre d'importance pour tous les Éthiopiens : l'activité sexuelle, dans toutes ses manifestations. Aussi, les pages qui s'occupaient directement de la personne du roi, lavaient ses vêtements, préparaient sa nourriture et le servaient à table étaient des garçons vierges, à qui il était interdit aussi strictement qu'aux pages de l'empereur de l'Éthiopie chrétienne de quitter la cour royale et d'entrer en contact avec d'autres individus. Ces pseudo-enfants,



24.9. Ancienne cloche d'église du Tigré (?), datant du XIV^e siècle, utilisée par un chef dizi, dans le sud-ouest de l'Éthiopie, comme cloche sacrée de bœuf.
[© Institut Frobenius, Francfort.]



24.10. Les murs de Wolayta, en Éthiopie méridionale.
[© Institut Frobenius, Francfort.]

de bonne famille, étaient remplacés lorsqu'ils atteignaient l'âge où leur pureté devenait contestable. La cour royale était un lieu sanctifié au point que tout rapport sexuel entre un homme autre que le roi, maître de maison, et une femme aurait provoqué la mort des contrevenants et le transfert du palais à un nouvel emplacement.

Ce n'était pas seulement le palais, les charges, les rangs et le cérémonial qui prenaient une dimension et un aspect absolument nouveaux sous l'influence du Nord: même les insignes royaux, à la possession desquels était associée la dignité royale, se transformèrent. À l'origine objets chargés de symbole, mais simples quant aux matériaux et à la forme (par exemple l'épée sacrée, la fourche à deux dents, la corde d'herbe, etc.), ils furent remplacés par des anneaux, surtout des bagues et des bracelets, fabriqués dans les deux métaux précieux, l'or et l'argent, marques de la royauté en haute Éthiopie et connus partout sous leur nom amharique: *wark* (or) et *birr* (argent).

L'influence de la haute Éthiopie ne se limitait pas à l'introduction de charges et d'institutions nouvelles, mais avait aussi des effets profonds sur l'ensemble de la structure sociale. Bien que l'écrasante majorité des peuples de l'Éthiopie du Sud fût membre d'une classe unique, que nous pourrions appeler les paysans libres, il se développa dans ces sociétés relativement homogènes un système hiérarchique compliqué, calqué sur le modèle de l'Éthiopie du Nord, système qui trouva son expression la plus sensible dans le culte de la valeur, étendu à toute l'Éthiopie. Dans cette société dynamique, la valeur ne pouvait se transmettre par héritage

comme un patrimoine ou un nom respecté (eux-mêmes non dépourvus d'importance) : chaque individu devait la gagner par lui-même, s'il voulait se faire une place dans la société publiquement reconnue, en étant un soldat valeureux lors des guerres, un bon chasseur de gros gibier et en remplissant l'obligation qui était faite au guerrier de tuer. Les capacités politiques de juge ou de chef, ou les biens (personnellement acquis) n'étaient pris en considération que secondairement. Seul celui qui devenait ainsi valeureux pouvait aspirer à l'une des innombrables charges électives qui déterminaient la position de l'individu. Nom et rang étaient souvent désignés par le même mot, et être sans nom était synonyme d'échec social. Tout homme de valeur se faisait un point d'honneur de détenir une charge au moins une fois dans sa vie, fût-ce pour une courte période (les charges électives étaient annuelles). Il conservait le nom de son rang, c'est-à-dire le titre, même lorsque la charge était passée en d'autres mains⁷⁴. Ici aussi, l'influence du Nord est évidente, car les noms des rangs sont des emprunts à l'amharique ou au tigréen, par exemple *dana* ou *dayna* (juge, de l'amharique *danya*), *guda* ou *goda* (maîtres de l'amharique *geta* ou du tigréen *goyta*), *rasa* ou *erasa* (tête, chef, de l'amharique *ras*). Plus on s'éloigne du Nord, plus les formes reconnaissables du culte de la valeur s'atténuent pour disparaître complètement parmi les plus méridionaux des derniers groupes qui vivent encore dans les hautes terres éthiopiennes, à peine touchés par l'influence culturelle du Nord⁷⁵.

Les paysans libres étaient suivis, dans la hiérarchie, par les artisans, qui étaient les membres de castes particulières et qui occupaient un rang relativement bas. En dépit de leur grande importance économique — ils tissaient les vêtements, produisaient les objets en céramique, fabriquaient les outils, les armes et les ornements, tannaient les peaux — ils faisaient pourtant l'objet d'un certain mépris. Ils ne pouvaient pas posséder de terre, étaient soumis à des règles infamantes et leur contact physique était considéré comme une souillure pour les gens de bien⁷⁶.

À l'échelon le plus bas se trouvaient les esclaves qui, dans de nombreux pays, représentaient plus du tiers de la population totale. Ils vivaient généralement comme des sortes de serfs attachés aux terres de leur maître, mais ils avaient en propre des biens meubles et immeubles. Leur travail et leur productivité rendirent possible la formation de la classe dominante riche qui, dans le Wolayta par exemple, fut l'élément moteur des grandes guerres de conquête.

Tous ces États étaient gérés par des administrateurs cultivés, élus par le peuple et confirmés dans leurs fonctions par le roi. Les États étaient divisés en communautés, districts et provinces, étaient dotés de marchés publics, contrôlés par l'État, et d'une bonne infrastructure routière. Dans les villes, ils étaient protégés contre l'ennemi extérieur par d'immenses remparts et des murailles aux portes soigneusement gardées.

74. *Id.*, 1965, p. 187; H. Straube, 1957.

75. A. E. Jensen, 1959.

76. E. Haberland, 1964b.

Innombrables furent les éléments de progrès matériel que le Nord donna au Sud à partir du XIV^e siècle. Chose curieuse, la charrue, principal instrument agricole dans le Nord, n'a jamais été acceptée dans le Sud. De nombreux peuples en connaissaient bien le principe mais ne l'utilisaient pas. Toutefois, l'agriculture doit au Nord un nombre considérable de cultures importées au cours des siècles. Selon toute vraisemblance, c'est seulement après le XIV^e ou le XV^e siècle que les pois (*Pisum sativum*), les fèves (*Vicia faba*), les pois chiches (*Cicer arietinum*), les oignons (*Allium cepa*) et les aulx (*Allium sativum*) s'implantèrent dans le Sud. Suivirent les lentilles (*Ervum lens*) et divers oléagineux — lin (*Linum humile*), sésame (*Sesamum indicum*), carthame (*Carthamus tinctorius*) et nogo (*Guizotia abyssinica*) — provenant tous du Proche-Orient, mais ces produits occupèrent dans l'alimentation du plus grand nombre une place aussi négligeable que les fruits de l'Orient importés d'Arabie, *via* Harar, uniquement vers les centres spécifiquement islamiques : citrons (*Citrus limonium*), banane (*Musa paradisiaca*) et pêche (*Prunus persica vulgaris*). Par la suite en revanche, certaines plantes du Nouveau Monde amenées de l'Amérique vers l'Afrique à l'époque postcolombienne, vraisemblablement par les Portugais, devinrent essentielles, notamment le piment rouge (*Capsicum conicum*), le maïs (*Zea mays*) et le tabac (*Nicotiana tabacum*). Il est même difficile de nos jours d'imaginer que l'Éthiopie méridionale a pu s'en passer, alors que le potiron (*Cucurbita maxima*), la patate douce (*Ipomoea batatas*), la pomme de terre (*Solanum tuberosum*) et la tomate (*Solanum lycopersicum*) eurent moins de succès⁷⁷.

Encore aujourd'hui, les techniques utilisées par les descendants des artisans venus du Nord portent la marque de l'impulsion qu'ils donnèrent à ce secteur : tissage sur métier à pédales (associé à la culture du coton), travail de l'or et de l'argent avec des instruments perfectionnés (les pierres étaient utilisées pour le travail de la forge et le sont toujours), utilisation de l'aiguille dans le travail du cuir et, enfin, application de techniques d'ébénisterie pour la fabrication de panneaux de portes, de plats et de grands bols en bois. Le tournage du bois, ou même l'emploi de tours pour tout métier artisanal, par exemple la poterie, était inconnu aussi bien dans le Nord que dans le Sud jusqu'à une date récente. Enfin, il faut citer le cheval, encore qu'il fût sans importance économique, étant utilisé uniquement pour le combat et comme symbole de prestige.

Penchons-nous maintenant sur l'influence du christianisme : était-il vraiment assez fort pour exercer un effet permanent sur le Sud et créer des motivations durables, ou s'agissait-il de structures éphémères appelées à disparaître après le départ de l'empereur et de ses troupes, de l'évêque et des missionnaires ? De nos jours encore, il est aisé de constater la force de son impact culturel, ses vestiges se rencontrant jusqu'aux frontières du Kenya et du Soudan si ce n'est au-delà. Indépendamment de ses manifestations extérieures tangibles, le christianisme eut une influence considérable sur le

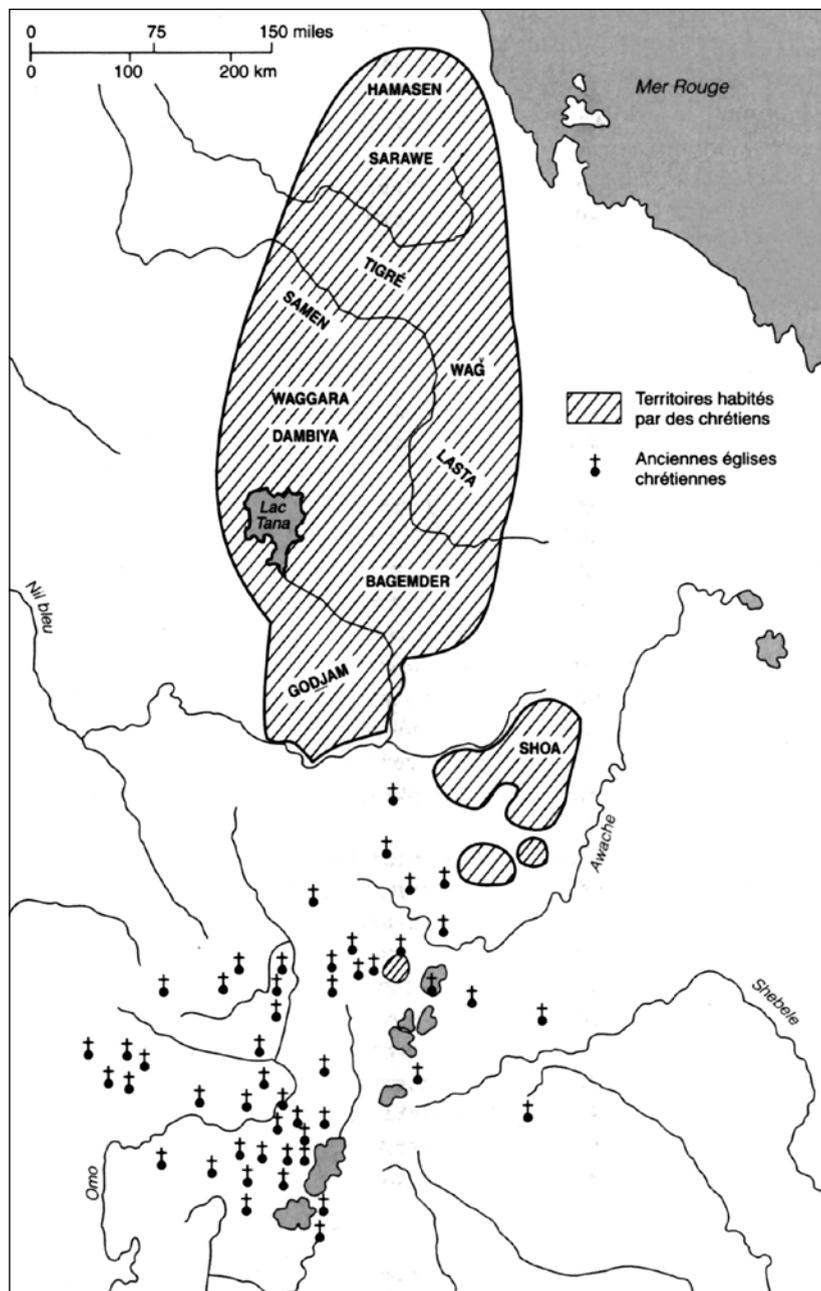
77. W. Kuls, 1958, p. 32; H. Straube, 1963, p. 26 et 288.

système moral des diverses cultures populaires, sur les us et coutumes et sur la vie spirituelle en général. Ce type de transformation ne s'observe souvent qu'avec beaucoup de difficulté.

Les monuments chrétiens les plus frappants de cette région, nullement riches en ouvrages durables, sont les nombreux bosquets sacrés que l'on trouve surtout sur les collines et les sommets des montagnes pour marquer les sites d'anciennes églises chrétiennes, comme leurs noms l'indiquent: *Kitosa* (Christ), *Mairamo* (Marie) ou *Gergisa* (Georges). Une enquête réalisée par l'auteur montre que le sud-ouest du pays était autrefois parsemé d'une multitude d'églises chrétiennes. En raison du caractère périssable des matériaux utilisés pour leur construction, elles ont toutes disparu, mais leur emplacement est toujours considéré comme sacré et les descendants des anciens prêtres chrétiens, devenus membres de clans non chrétiens, continuent de sacrifier au dieu du ciel et au dieu de la création, et de célébrer des cérémonies qui sont des variantes du sacrifice de la messe. Pendant les siècles turbulents qui suivirent l'implantation de la mission chrétienne en Éthiopie méridionale, les nouvelles générations de prêtres ne purent aller dans le Nord se faire ordonner par l'unique évêque éthiopien, l'*abuna*. L'expansion des Oromo constitua un obstacle infranchissable entre l'empire du Nord et les territoires coloniaux du Sud-Ouest, et progressivement le Sud se trouva complètement isolé.

On n'a pas encore fait de recherches approfondies pour savoir dans quelle mesure le christianisme en tant qu'entité religieuse et non comme simple somme de rites a influencé l'essence réelle de l'éthique religieuse de l'Éthiopie du Sud. Il n'y a pas eu non plus d'étude vraiment satisfaisante sur la représentation que le christianisme éthiopien a de lui-même. Il ne s'agit pas du dogme officiel qui a inspiré suffisamment d'écrits, mais de l'idée que les paysans et le clergé de campagne se faisaient de leur foi. Il faudrait également étudier la question du rôle exceptionnellement important de Marie, qui fait passer Jésus-Christ presque (sinon tout à fait) à l'arrière-plan. Dans le nord comme dans le sud de l'Éthiopie, Marie est une divinité secourable et miséricordieuse, particulièrement bien disposée à l'égard de la gent féminine.

En ce qui concerne les formes extérieures de cette religion, un nombre étonnant de vestiges des lois et cérémonies chrétiennes avaient survécu dans le Sud jusqu'à ce que l'Église orthodoxe éthiopienne reprenne l'activité missionnaire. L'observance de certains jours de jeûne (sinon de tous les mercredis et vendredis comme dans le Nord), c'est-à-dire de l'abstention de toutes sortes de nourritures jusqu'au milieu de la journée, puis de toute nourriture animale (y compris le lait, le beurre et les œufs) jusqu'à minuit, a survécu, de même que celle du sabbat, consistant par exemple en l'interdiction de tous travaux agricoles, du moins aux successeurs des anciens prêtres chrétiens. La semaine chrétienne a été conservée et c'est elle qui règle la fréquence des marchés (à l'origine, la semaine était de quatre jours dans le Sud). Le dimanche chrétien est maintenant un jour de congé public, pendant lequel les *kesiga* (successeurs des prêtres chrétiens) réunissent la communauté et, au



24.11. La chrétienté dans l'Afrique du Nord-Est vers 1700 (d'après E. Haberland).

cours d'un rituel tronqué, invoquent Dieu, le Christ et Marie, font le signe de la croix, brûlent des céréales à la place de l'encens et utilisent tout vestige disponible des pompes chrétiennes. Parmi les grandes fêtes chrétiennes qui ne sont pas tombées dans l'oubli, la fête de la Sainte Coix (27 septembre), devenue celle du Nouvel An, donne lieu à l'exorcisme des démons et à un grand festival populaire exubérant au cours duquel chacun reçoit en cadeau de la viande et de nouveaux habits. Noël et l'Épiphanie, si importants dans le Nord, ne sont célébrés que par quelques groupes dans le Sud. Le jour de Pâques, chose remarquable, est devenu celui de la grande chasse rituelle.